PQ
2619
.A17
Z76

JACOB

LE POETE PENI-
TENT DE SAINT-
BENOIT-SUR-
LOIRE

U d'/of OTTAWA
39003002108008

Ottaviensis

Max JACOB

le poète pénitent

de

Saint-Benoît-sur-Loire

"... Pardonnez-moi, Seigneur,
je suis le Bon Larron...
... J'ai donné ma vie
à cette Passion..."

Mon jacob 1921-1944

Chez M. le Curé
de Saint-Benoît-sur-Loire
C. C. Orléans 277-62

Abbaye de Fleury
Saint-Benoît-sur-Loire
(Loiret)

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2619
.A17Z76

NOTE LIMINAIRE

A l'occasion du premier anniversaire de la mort de Max Jacob, le 5 Mars 1945, nous avions, en un numéro spécial, réuni pour les lecteurs du Val d'Or ces quelques témoignages :

« Nous qui avons été depuis 25 ans, disions-nous, témoins de sa vie pénitente à Saint-Benoît, nous nous contentons de raconter ici très simplement ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu — ce qu'ont vu et entendu ceux qui ont pénétré dans son intimité.

« A la vérité la grâce ne détruit pas la nature; en conséquence nous exagérerions si nous faisions de notre héros des éloges sans réserve; ce que nous pouvons dire toutefois c'est qu'il ne cessa de travailler à corriger sa nature, et à puiser dans sa foi et ses pratiques chrétiennes la force et les moyens de devenir meilleur.

« Max Jacob restera pour les habitants de Saint-Benoît l'humble chrétien qui veut à tout prix gagner le ciel par la pénitence, l'obéissance envers Dieu et la charité envers le prochain.

« Quel bel exemple pour ceux qui l'ont connu. »

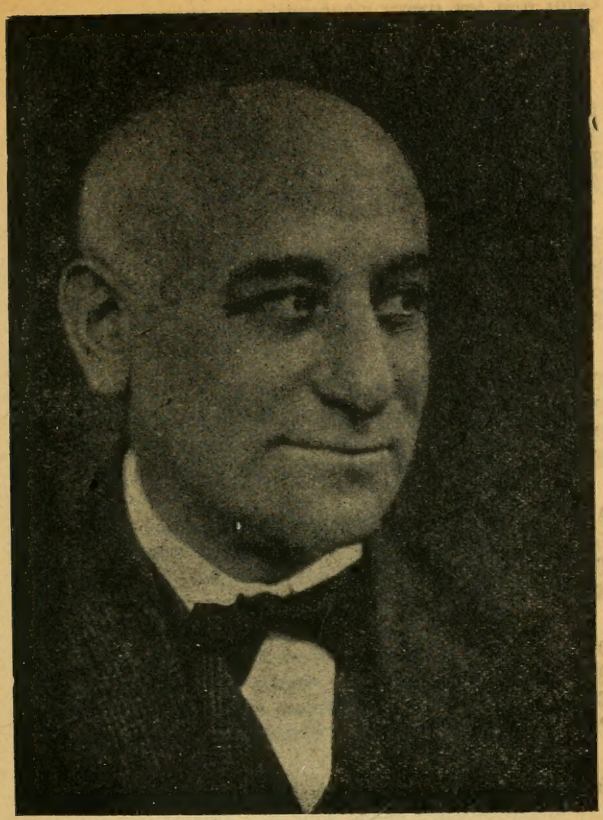
L'édition originale de cette brochure est aujourd'hui épuisée. Depuis, de nombreux articles et biographies ont été consacrés à notre ami. Malgré cela et pour satisfaire à de nombreuses demandes, nous avons cru utile de publier une seconde édition.

Nous n'avons rien changé aux textes. Notre témoignage demeure le même.

Les moines bénédictins sont revenus dans ce monastère où Max Jacob avait vécu. Ils vont relever l'ancienne et prestigieuse Abbaye de Fleury. La nouvelle édition de cet ouvrage sera vendue au profit de cette restauration dont Max Jacob — à sa manière — fut l'un des précurseurs. Ce sera sa façon à lui — et du haut du ciel nous sommes sûrs qu'il nous approuve — d'apporter quelques pierres aux constructions nouvelles.

AI. FLEUREAU,
Ch. hon., curé de Saint-Benoît.

(1) *Le Val d'Or :* revue paroissiale mensuelle de la basilique de Saint-Benoît-sur-Loire.



MAX JACOB

(Pour le 5 Mars 1945, anniversaire de sa mort)

Poète regretté, ton ombre tutélaire
Nous semble errer encor au fond du sanctuaire
Où tant de fois tu vins, dès le soleil levé
Gémir sur tes péchés et pleurer sur tes frères.

Fils d'une autre race, si ton maintien parfois
Déroutait le bon sens et en changeait les lois,
Il ne fallait y voir que l'écho très lointain
Du Roi David dansant au son du tambourin.

Tu l'imitais encor, quand suivant au Calvaire
Celui que tes frères clouèrent sans raison
Tu redisait pleurant, te traînant sur la terre,
« Pitié, Seigneur, pitié, je suis le bon larron ».

Tu fus bien de ta race, âme inquiète et transie.
Anxieux, tu disais ta crainte au cœur ami,
Tu désirais le Ciel et tu craignais l'enfer
Et ne voyais qu'un Juge où se trouvait un Père.

Mais la grâce bientôt reprenait le dessus.
Et comme un fils soumis, tu suppliais Jésus
Pour qui, le cœur saignant, tu voulus tout quitter
Paris, le monde, amis et la célébrité.

Tout cela revenait parfois pour te reprendre,
Permis par le Seigneur pour alors te détendre
Revivifier ton âme et consoler ton cœur
Et pour te relancer avec plus de vigueur.

Aux yeux superficiels, tu semblais partager
Les maximes du monde et ses mœurs trop faciles,
Ton œil étincelait et ton esprit subtil
Nous lançait un bon mot aussitôt regretté.

Oui c'était le bohême et c'était le pauvre homme
Qui lutte, se reprend, qui tombe et puis s'envole
Et se repose en Dieu — redescend — dit Saint Paul,
Puis s'élance à nouveau : chacun de nous en somme.

Sa délicatesse corrigeait ses écarts,
Lui faisait déceler même sous nos sourires
Le chagrin bien caché, celui qui nous déchire
Et toujours charitable, il en prenait sa part.

Le visiteur partait, bien qu'il fût étonné
Il en était pourtant un peu plus élevé,
Et voilà quelle était son unique vengeance ;
Puis dans l'ombre il rentrait seul avec sa souffrance.

Consolateur de tous, il contemplait la croix
Cette implacable croix, la croix de ses ancêtres
Qui torturait ses nuits et obsédait son être
Au point d'en écarter l'ombre de toute joie.

De nos rires parfois il paraissait souffrir
Il ne partageait pas cette discrète joie
Qui réside en nos cœurs malgré pesante croix
Et nos péchés passés et notre repentir.

Elle se dresse encor à son heure dernière
Cette croix apparue au milieu de sa vie...
Bien plus seul que le Christ, il mourut sans hostie
Sans secours, sans ami, seul avec sa prière.

En suivant pas à pas la divine Victime
Oui, tu l'as bien racheté cet ancestral crime,
Tu fus le grand souffrant, le grand pleurant de Dieu
Puisse ta joie un jour éclater dans les cieux.

V. d'O.

Max Jacob

(TEXTE D'UNE CONFÉRENCE prononcée le 21 Mars 1944 au Groupement paroissial des hommes de Saint-Benoît).

Ces lignes n'étaient pas destinées à l'impression. Elles n'avaient d'autre but que d'évoquer devant un auditoire restreint et familier la figure aimée de notre cher Max Jacob si cruellement disparu.

Elles n'apportent aucun détail inédit sur la vie de Max Jacob, antérieure à ses séjours à Saint-Benoît et pour cette première période l'auteur a fait largement appel à l'ouvrage de M. H. Fabureau publié en 1935.

Il y a 4 semaines aujourd'hui, il était au milieu de nous, il écoutait avec nous la causerie de M. le Curé sur le Mont-Cassin. Il connaissait ce Mont-Cassin, où il était allé et je l'entends encore dire avec son indépendance et son originalité de poète et d'artiste : « Ce n'est pas ça du tout » ou bien : « C'est tout à fait ça ».

C'est ce jour-là 22 février qu'il est venu en cette salle pour la dernière fois, c'est ce jour-là qu'il a donné à beaucoup d'entre nous sa dernière poignée de main. C'était Mardi-Gras, il avait dîné à ma table, nous avions voulu manger les crêpes ensemble avant d'entrer résolument en Carême.

Je le revois, je le reverrai toujours, assis en face de moi et nous parlant de tout avec sa verve éblouissante. Comme souvent, nous avons parlé de la mort. « Je ne demande qu'une chose, disait-il, mourir avant mon vieux curé pour que ce soit lui qui me prépare à la mort. »

Il est bien mort avant son vieux curé...

Il a commis chez nous son dernier péché, oh ! bien véniel, de gourmandise, et le lendemain, je l'ai vu se courber comme lui seul savait le faire pour recevoir les cendres rituelles. « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ». Jeudi 24 février — par un soleil clair — je l'ai rencontré sur le chemin qui chaque matin le menait à la poste chercher son volumineux courrier, il avait son large béret et son vieux capuchon de drap noir, et sa figure toujours ouverte à l'amitié et souriante à l'ami, malgré tous les deuils et toutes les angoisses qui déjàa accablaient son cœur. Cette rencontre devait être notre adieu. Une heure après, l'auto de la police allemande s'arrêtait devant sa porte pour nous l'enlever.

× × ×

Quel était-il cet homme qu'une auto grise arrachait à Saint-Benoît où il était fixé depuis 23 ans ? Je vous conseille d'aller faire un pèlerinage à la sacristie, sur le registre des visiteurs, à la date du 20 février, le dimanche précédant son arrestation, vous trouverez sa signature : MAX JACOB 1921-1944. Pourquoi ces deux dates extrêmes de son séjour ici ? Pressentiment ? Divination ?

M. le Curé vous dira tout à l'heure comment il est arrivé ici et quelle y fut sa vie. Pour ma part, je voudrais rapidement esquisser pour vous un tableau de sa vie antérieure. Vous avez été les témoins de sa retraite et de son détachement, il faut que vous sachiez ce qu'il fut et d'où il était parti pour mieux mesurer toute l'importance et toute la signification de sa vie.

Beaucoup de gens à St-Benoît ne voyaient en Max Jacob qu'un vieux dévôt assez original et probablement un peu détraqué. Eh bien, messieurs, laissez-moi vous dire que si Max Jacob était mort en tout autre temps vous eussiez vu accourir à ses obsèques les personnalités les plus marquantes des lettres, des arts, de la haute société, voire de la politique. Car ce vieil homme pittoresque, qui volontairement avait renoncé au monde, a eu, et aura, une influence considérable sur les mouvements intellectuels et artistiques contemporains. Je ne suis pas très certain qu'il fût connu de tous les gens de nos hameaux, mais il était connu et honoré par toute la France et bien au-delà de nos frontières.

× × ×

Il était né à Quimper le 12 Juillet 1876, de parents juifs non pratiquants. Ne considérez-vous pas comme un signe de prédestination qu'il fût né précisément en ce jour où nous commémorons la translation des reliques de Saint-Benoît ?

Au lycée de sa ville natale, où il fit ses études secondaires, il montrait déjà un esprit brillant mais original, il participait à la rédaction d'un journal intitulé « La Cigogne » dans lequel il publiait en feuilleton un conte fantastique. En philosophie il obtint un accessit au concours général. Encouragés par ce premier succès, ses parents auraient voulu qu'il devint professeur, mais Max ne se sentait aucunement la vocation d'enseigner et séduit par le mirage de l'Orient il demande son admission à l'Ecole Coloniale, nouvellement créée, où il entre en 1894. Mais là il ne se sent point non plus la vocation d'administrateur et il profite de l'interruption provoquée par l'appel militaire pour envoyer sa démission au directeur de l'Ecole. Au bout de 6 semaines, il est réformé pour « faiblesse générale » et décide alors qu'il sera peintre au grand scandale et désespoir de sa famille qui rêvait pour lui d'une carrière plus sûre et plus conforme à ses idées.

Il part subrepticement pour Paris, où, sans bagages, presque sans argent, il donne des leçons de piano pour gagner sa vie. Il se nourrit de quelques sous de pain par jour et couche dans

un hamac que lui a prêté un ami breton aussi riche que lui. A l'Académie Jullian où il se présente pour apprendre la peinture, il a si pauvre mine qu'un élève lui demande « s'il est venu vendre des crayons ou des lacets » Max s'enfuit, honteux et ne revint jamais. Sur ces entrefaites, un malheur n'arrive jamais seul, il perd sa meilleure élève de piano.

× × ×

Il est dans la plus grande détresse, quand un de ses amis lui propose de faire de la critique d'art. Max Jacob adopte ce projet avec enthousiasme ; le succès semble couronner ses efforts, un premier article sur Lucien Simon paru dans « Le Moniteur des Arts » lui est payé 20 francs.

Avec son haut de forme et sa redingote il a belle allure ; c'est en cet appareil qu'il visite les peintres en renom jusqu'au jour où devant la raillerie d'un de ses vénérables et savants cousins il renonce brusquement à la critique d'art pour retomber dans la misère.

Il retourne alors à Quimper, mais après avoir été apprenti menuisier et clerc d'avoué il revient à Paris ; nous sommes en 1901. Là il est successivement secrétaire d'avocat, précepteur dans une famille bourgeoise, employé de commerce à Paris-France, boulevard Voltaire, où l'on finit par lui faire balayer le plancher avant de le remercier.

Au cours de ces tribulations, Max Jacob, encore incroyant, est déjà hanté par l'idée de Dieu. Pendant ses crises d'abattement et de détresse il lui arrive de se jeter à genoux sur le parvis de Notre-Dame en implorant : « Mon Dieu, si par hasard vous existez, faites que je ne sois pas trop malheureux ! »

C'est vers 1901 qu'il rencontra le jeune peintre Picasso et de cette époque date une amitié qui devait être féconde et à laquelle, malgré l'éloignement de sa retraite, Max Jacob restait fermement attaché. Picasso lui avait dit : « Tu es le seul poète de l'époque » et il l'encouragea vivement à publier.

En 1904, sa première œuvre paraît, il s'agit d'un conte pour écoliers : « Le roi Kaboul et le marmiton Gauvin ». L'éditeur Picard et Kahn a accepté le manuscrit à condition qu'il le laïcise en remplaçant « église » par « hôtel de ville » et « prêtre » par « instituteur ». Ce premier ouvrage lui est payé 30 francs. Un nouveau conte pour écolier « Le Géant du Soleil » paraît la même année en feuilleton. Ce n'est pas encore la fortune. On imagine mal ce que fut la misère de ce bohème famélique qui avait renoncé aux besognes serviles pour « vivre en poète », c'est-à-dire sans feu, sans éclairage et souvent sans pain.

Picasso étant installé au 13 de la rue Ravignan, il loue lui-même au n° 7 un réduit sombre dont il parle dans « La défense de Tartufe » : « Ma chambre est au fond d'une cour et derrière des boutiques, le n° 7 de la rue Ravignan ! Tu resteras la chapelle de mon souvenir éternel. J'ai pensé, étendu

sur le sommier que quatre briques supportent ; et le propriétaire a percé le toit de zinc pour augmenter la lumière ».

Max Jacob ne quitte guère l'atelier de Picasso où il rencontre Guillaume Appolinaire, André Salmon, qui deviennent ses inséparables amis. D'autres peintres ou poètes, Van Dongen, Pierre Mac Orlan viennent bientôt grossir la « bande Picasso ». Au milieu de tous ses amis, Max Jacob tient une place tout à fait à part, il est le bohême exentrique dans la tenue comme dans les propos dont les memorialistes de l'époque ont laissé de savoureux portraits. Il séduit par sa verve éblouissante, raconte aussi bien des anecdotes de son enfance bretonne que les menus faits divers qu'il cueille en flânant dans la rue Lepic à l'heure du marché, L'oreille au guet, l'œil perçant, rien ne lui échappe des, mille cocasseries de la vie ordinaire dont il peut tirer des récits originaux. Il invente au fur et à mesure et ses histoires plus ou moins longues selon sa fantaisie se parent souvent d'épisodes nouveaux où se joue sa merveilleuse imagination.

Il est très aimé des gens simples. On apprécie sa courtoisie et sa charité. La concierge même, qui le croit un peu fou, le trouve pourtant bien honnête, aimable avec tous, dit-elle, et pas fier. Une pauvre femme du quartier est-elle abandonnée de son fils ? Max Jacob est envoyé en amabassade. Il coiffe alors le chapeau melon ...et ramène au foyer déserté l'enfant prodigue. (H. Fabureau). On raconte sur sa bonté et sa serviabilité de bien savoureuses histoires.

Max Jacob vers cette époque s'initie aux sciences occultes, médite sur les livres sacrés et tire les horoscopes. Les commères du quartier viennent l'interroger sur leur avenir mais il reçoit la visite et devient le conseiller de personnalités beaucoup plus en vue. On le consulte pour toutes sortes de choses, on lui demande des talismans.

Pendant toute cette période, où le problème le plus douloureux est celui du pain quotidien, Max Jacob n'oublie pas le travail, il s'adonne de pair à la peinture et à la poésie, mais à part quelques poèmes dans des revues il publie peu.

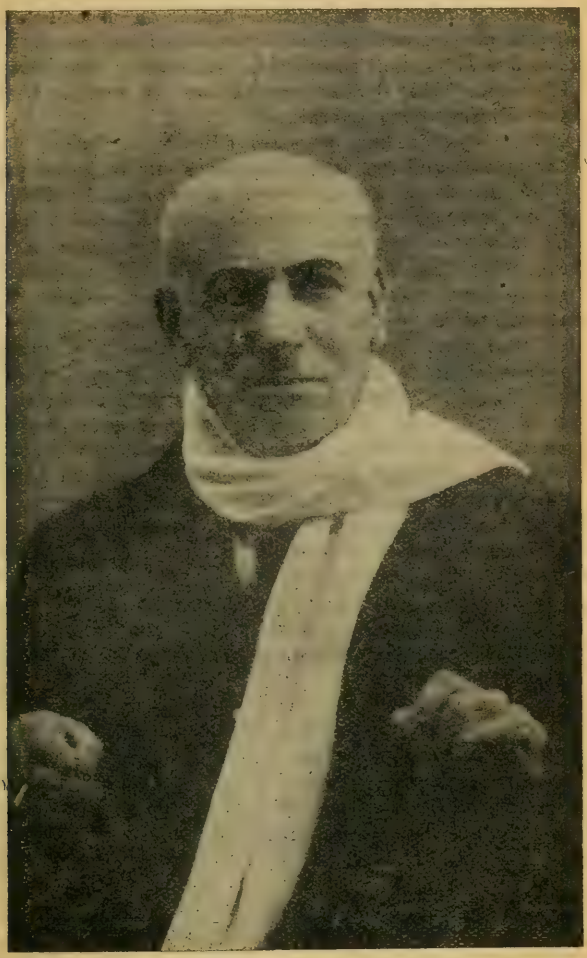
× × ×

C'est en Septembre 1909 qu'il fut touché par la grâce et qu'il manifesta le désir impérieux d'être instruit de la religion chrétienne. Sa charité naturelle, ses tendances mystiques, sa curiosité des textes sacrés le prédisposaient à une telle conversion mais une certaine méfiance rencontrée dans le clergé parisien, et la déception qu'il en ressentit, lui firent attendre le baptême pendant plusieurs années. Il s'instruit seul, comme il peut, lit et relit les évangiles, fréquente les églises, prie déjà pour ses amis et bien que non baptisé commence à faire du prosélytisme. Chaque matin il monte vers le Sacré-Cœur de Montmartre où il tombe fréquemment en extase « il prie

à haute voix, supplie la Vierge de l'aider à se vaincre, l'appelle Marie, en la tutoyant ».

× × ×

C'est cette même année 1909 que commence véritablement la carrière littéraire de Max Jacob. Il publie *Saint Matorel*, roman illustré par Picasso.



En 1911 paraissent les *Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel, mort au couvent de Barcelone*, où l'éditeur Kalnweiler a réuni les poèmes épars de Max Jacob.

Enfin il publie en 1912 le troisième volume du cycle Matorel, *Le Siège de Jérusalem*, drame symbolique.

Max Jacob a maintenant un éditeur, il est le chef d'une école poétique, il devient personnage célèbre. Il va dans les salons où il lit ses poèmes en prose en même temps qu'il essaie de placer un tableau de Picasso ou un exemplaire de son recueil de chants bretons « La Côte » qu'il a édité à ses frais.

1914, mobilisation, guerre, il est réformé.

« D'ailleurs, personne n'a amais voulu de moi, dit-il, et ça continue ». Il est en effet toujours en dehors de l'Eglise malgré sa bruyante et notoire conversion. Enfin, en décembre 1914, on l'adresse au couvent de Notre-Dame de Sion, œuvre vouée au rachat des Juifs. Son instruction religieuse y fut entreprise et le 18 février 1915, il était baptisé sous le nom de Cyprien Max avec Picasso pour parrain.

En 1917, il publie une première édition du *Cornet à dés*, poème en prose, qui eut tant d'influence sur la jeune poésie.

En 1918 paraît le *Phanérogame*, roman, et en 1919, *La Défense de Tartufe, extases, remords, visions, prières, poèmes et méditations d'un juif converti*, où il retrace son expérience religieuse. En 1920, Le *Cinématoma*. 1921, *Matorel en Province ;* la même année *Le Laboratoire central*, poésies, et *Le Laboratoire central*, poésies, et *Le Roi de Béotie*.

Il habite depuis quelques années rue Gabrielle, dans un sombre rez-de-chaussée au fond d'une cour où jouent des enfants sales et effrontés. C'est là qu'il recevait ses mobilisés en permission : Appollinaire, André Salmon, etc... et après la guerre, ses anciens et ses nouveaux amis, car ils sont nombreux, les jeunes gens qui, attirés par son rayonnement, viennent entourer celui qu'ils considèrent déjà comme leur maître. On y voit des artistes et des écrivains appelés à se faire un nom : Antonin Artaud, Georges Gabory, Raymond Radiguet, André Malraux, Pierre Bertin, Elie Lascaux, etc...

C'est pour Max Jacob le commencement de la prospérité et du bonheur ; ses manuscrits sont disputés par différents éditeurs, ses gouaches et aquarelles figurent dans toutes les collections d'art moderne.

Ceci se passait en 1921 (et c'est vers cette époque qu'il eut cet accident d'automobile dont il était resté légèrement infirme). Au cours de son séjour à l'hôpital Lariboisière il lui fut donné l'occasion d'apprécier toute la popularité et toute l'affection dont il était l'objet, mais peut-être aussi de mesurer toute la vanité du succès puisque, à peine rétabli, il ne rêve plus que d'une existence retirée dans la prière et la méditation.

× × ×

Un prêtre d'Orléans, M. l'Abbé Weill (qu'il me soit permis d'exprimer ici ma reconnaissance affectueuse à mon ancien maître de l'Ecole Sainte-Croix d'Orléans) à qui il confie ses aspirations, l'oriente vers St-Benoît-sur-Loire où il arrive le 24 juin 1921.

Monsieur le Curé vous dira tout à l'heure qu'elle fut la vie

de Max Jacob pendant son premier séjour ici, toute de travail et de prière.

Sur l'insistance de ses amis, il retournera à Paris en 1928 — il y connaîtra encore le succès et la prospérité mais son aspiration à la retraite le reprendra bientôt et vers 1936 nous verrons revenir définitivement, cette fois-ci, un Max Jacob pénitent et contrit, mener la vie de piété fervente dont vous avez été les témoins.

Si j'ai insisté sur le passé de Max Jacob ce n'est pas pour le vain plaisir de vous raconter une histoire pittoresque, mais pour essayer de dégager mieux l'enseignement de cette existence.

Tous les amis de Max Jacob sont devenus célèbres, quelques-uns riches, Picasso, André Salmon, Appollinaire, Francis Carco, André Billy, Mac Orlan, etc... ; il n'était pas le moindre parmi eux et il avait connu, lui aussi la prospérité. Or, il s'en est volontairement détaché. Il a exactement appliqué le précepte de l'Evangile : « Si quelqu'un m'aime, qu'il se renonce lui-même et qu'il me suive ». Il avait renoncé à tout, dans sa modeste chambre meublée il ne possédait pas un seul exemplaire de ses œuvres, il ne tolérait pas même qu'on lui en parlât.

S'il continuait à peindre c'est qu'il lui fallait vivre, mais sa principale occupation était la méditation et la prière, sa grande préoccupation la conversion des pécheurs, des incroyants et des juifs. Dans ce domaine, la portée de son action est incalculable, il convertissait moins par ses arguments que par son exemple.

× × ×

Vous tous qui êtes ici avez peut-être bénéficié plus ou moins à votre insu, de son action. Moi-même en vous parlant de lui, ce soir, j'accomplis un acte de reconnaissance sacrée.

Max Jacob est l'homme qui m'a fait penser à Dieu. L'homme qui m'a fait me poser sérieusement le dilemme : Dieu est-il, ou non, présent sur l'autel ?

Si le Christ n'est pas Dieu et si l'hostie n'est pas le Christ présent, pourquoi continuer d'aller à l'Eglise ? et si le Christ est vraiment Dieu et s'il est vraiment présent sur l'autel, mon esprit peut-il tolérer plus longtemps l'indifférence complète et sacrilège, dans laquelle vivent la plupart des chrétiens, dont je suis.

La croyance de Max Jacob parti de si loin et parvenu si haut était une affirmation. Il sentait intensément la présence de Dieu, il nous l'a enseignée. Son attitude qui aurait pu paraître à certains affectée ou exagérée n'était que l'expression de sa légitime humilité devant le Seigneur et de son immense amour.

Notre amitié s'était renforcée depuis plusieurs mois car elle s'alimentait de la même nourriture spirituelle. J'ai eu la joie, je la mesure d'autant mieux aujourd'hui, de lui révéler expres-

sément ce que je lui devais. Laissez-moi vous lire une lettre que je lui écrivais en novembre dernier.

« A Max Jacob.

« Personnage échappé de l'Ancien Testament pour attirer « la curiosité sur le Bon Dieu.

« Et ce mystérieux bonhomme tient caché sous son ample « manteau un gros morceau de soleil dont il m'a donné une « miette.

« O Max Jacob, tu m'as apporté de l'or dans un écrin, « écarlate et poussière ; ta foi c'est l'or, ton exemple et ta « vie, l'écrin ; et l'écrin est nécessaire à l'or.

« Car cet or que tu portes, il est sur toutes les petites croix « de nos routes, il est partout dans nos églises et dans nos « grottes, et on ne le trouve pas, on l'ignore imperturbable- « ment.

« Il a fallu que tu me l'apportes tout simplement, avec des « gestes qui donnent et qui reprennent, avec une mimique « d'apôtre appliqué et maladroit, avec ton verbe miroitant « qui écorche et déroute, tu me l'as donné avec tes yeux qui « clignent comme des « ainsi soit-il », avec tes mains, qui se « réchauffent au purgatoire quotidien des inquiets, avec ton « cœur si plein de larmes qu'il déborde un peu sur chacun, « avec ton front qui se courbe si facilement devant la lumière « authentique.

« Il a fallu que tu me l'apportes presque sans vouloir, comme « la plus belle offrande d'une amitié éternelle. O Max Jacob, « les enfants de mes enfants seront tes enfants et tes épaules « seront légères devant le Seigneur.

« A St-Benoît-sur-Loire, en ce jour de messe à l'hospice où « je servais à la place de Max Jacob et certainement à cause « de lui — 18 novembre 1943. »

Il est venu me remercier avec une joie dans les yeux, une joie absolue, surnaturelle, qui n'avait presque plus d'attache avec la terre, une joie d'âme.

× × ×

Depuis six mois en particulier, Max Jacob se dématérialisait. Je trouvais son regard plus dépouillé d'ironie, ses artères plus saillantes, ses rides plus rigoureusement sculptées. A mesure que son corps semblait plus usé par des souffrances morales grandissantes, je sentais son âme s'élever davantage. Ses propos étaient de plus en plus le reflet d'une vie spirituelle plus intense et surtout plus purifiée par l'offrande qu'il faisait de toutes ses épreuves. Si sa mort est pour nous brutale et entourée de mystères, elle ne l'a certes pas surpris, lui, car il avait fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie.

Lorsqu'il nous a été enlevé, nous avons beaucoup prié Dieu pour lui et Dieu a donné à cette vie féconde l'admirable couronnement du martyre.

Tant que nous le savions prisonnier il était encore parmi

nous ; le matin du 15 mars (nous avons appris sa mort le 14) dans notre messe quotidienne il est passé du memento des vivants au memento des morts. J'ai senti alors un grand déchirement, j'ai senti l'absence. La prière de Max Jacob soutenait au-dessus de nos têtes un pan de ciel trop lourd, il n'était voûté que de prier pour tous (et il avait à faire). Côté prière, sa présence continue, plus sensible, peut-être de n'être plus masquée par la misérable apparence. Max Jacob prie encore pour tous, je le sens intensément.

× × ×

Mais nous avons des yeux qui s'attachent aux images mouvantes et familières, un cœur de chair qui aime à sa manière originelle, des mains qui sont faites pour étreindre d'autres mains et à tout cet appareil périssable manque la présence de Max Jacob — présence qui, pour nous, n'était pas matérialisée seulement par une visite rare mais par sa continuité, sa constance, son ubiquité. Sur le canevas d'une journée à Saint-Benoit, il y avait des points fixes, des points obligés où l'on rencontrait avec certitude Max Jacob : c'était la messe du matin, le chemin de croix vespéral, la prière du soir, la route de la poste, l'arrivée du car, chaque artisan de chaque rue, le sabotier, le charron, l'ébéniste. Le poète tissait sa vie d'apôtre inédit à toutes ces enclumes, à toutes ces échoppes, à toutes ces boutiques où s'élabore la vie du pain quotidien. Quel filet ! Quelle trame d'où le souvenir ne peut s'échapper, l'air qu'on respire passe et repasse à travers les mailles serrées et l'air a une odeur d'absence, qui n'est pas du deuil mais quelque chose de beaucoup plus déchirant, beaucoup plus tenace. Nous pleurons à peine un mort, nous souffrons l'absence.

× × ×

Les apôtres, au soir de l'Ascension, ne pleuraient plus le Christ mort, comme au soir du Vendredi Saint, mais ils se sentaient désemparés, isolés, dépourvus, abandonnés..., et ceci jusqu'à la Pentecôte. Ainsi, après la mort de Max Jacob, ce n'est pas tant un mort que nous pleurons, il ne peut guère être qu'auprès de ce Dieu qu'il a tant aimé — mais nous sommes tristes parce que sa mort nous laisse seuls, dépourvus, désemparés, abandonnés, car nous n'aurons plus pour réchauffer notre foi l'ardent rayonnement de la sienne.

Mes amis, en vous parlant ainsi ce soir, je crois rendre à Max Jacob un peu du bien qu'il m'a donné ; nous aurons probablement longtemps besoin de ses prières, en attendant il a peut-être encore besoin des nôtres, aussi si vous le voulez bien je prononcerai en votre nom l'admirable prière du canon de la messe qu'il répétait chaque matin pour tous ses amis.

« Souvenez-vous aussi Seigneur, de votre serviteur Max Jacob qui nous a précédés avec le signe de la Foi et dort du sommeil de la Paix. »

Docteur Georges DURAND.

La mort d'un poète [1]

Ainsi que l'a écrit Roger Lannes, nous ne savions rien, nous nous approchions de cette mort à la fois de tout près, par le cœur, — et à distance par l'imagination, une distance effrayée d'elle-même, qui levait des images auxquelles le cœur ne voulait pas croire. Et pourtant !...

Ainsi chaque poète, chaque ami, tenait en lui une place ouverte, une place nue, une place comme un nid pour l'oiseau des anges, une place chaude — secrète, prête où viendrait un jour habiter l'histoire des derniers moments de Max Jacob.

Notre ignorance, c'était aussi, si l'on veut, une de ces vitres blanches qu'on met dans les cathédrales lorsque les vitraux précieux sont à l'abri.

Je remonte le vitrail, j'ose à peine le tenir entre mes bras. Il me semble que j'entre avec lui dans cette cathédrale de Quimper que Max aima toute sa vie, et qui ne ressemble à aucune église au monde, et sous les cloches de laquelle, pendant la guerre de 40, je relisais les lettres admirables où il me parlait d'elles.

Je remonte le vitrail, dans les yeux, dans l'âme de ses amis, nous tous, vous souvenez-vous, réunis dans une chapelle de l'église Saint-Roch, quelques jours après sa mort, pour le pleurer, pour éprouver là ce qu'un symbole peut avoir de plus saignant, de plus éternellement mêlé à la vie, de plus urgent. Ce jour-là, la ville prisonnière eut ce battement de cœur au fond d'une chapelle sombre, un petit groupe muet de chagrins, consterné d'horreur ; mais porté, soulevé par la même présence infaillible, par le don de chacun à ce martyre, où notre liberté reflétai tses lois inexpugnables.

Je viens d'avoir l'émotion de rencontrer le docteur qui a entouré les derniers moments de Max Jacob, qui l'a soigné, veillé et grâce auquel la vérité nous est donnée sur ces instants immenses. Il veut que je taise son nom. Pendant plus de trois ans, il fut interné à Drancy et ses nuits sont encore pleines de cauchemars. Dans ses silences, je devine tout le bien qu'il a fait et qu'on connaîtra un jour. Par moments, il semble encore fléchir sous le poids de souvenirs atroces. Mais ceux que Max lui a laissés sont si beaux qu'on les entend dans sa voix...

« Ce qu'il faut dire, avant tout, c'est qu'*il roulait mourir*. Il ne lutta pas une seconde. Son abandon fut total, calme, accordé à soi. Rien d'humain ne pouvait rien pour lui, rien

(1) Article paru dans Poésie 44 (N° 20) publié avec la permission de l'auteur.

d'inhumain non plus, car la mort était la seule chose de la vie qu'il souhaitait encore.

« Lorsqu'il arriva à Drancy, il ne fit rien pour se faire connaître de nous. Il partagea le sort des autres détenus, il suivit leur groupe, seul entre tous, anonyme, inconnu, parqué dans la masse. »

(Inconnu ? mais seulement de ses compagnons ! car les Allemands savaient très bien qu'ils envoyaient dans l'anonymat de la prison l'un des plus grands poètes français).

« Rien, il ne fit rien ! Si nous avions su qu'il était là, nous l'aurions entouré dès le début, soigné plus vite ! — Mais non, il était trop tard. D'après l'évolution de la maladie, il semble certain qu'il avait cette broncho-pneumonie avant d'arriver à Drancy. En voyage, peut-être ? Son arrestation avait été un choc propre à l'affaiblir et il était peu couvert, il n'avait presque rien sur lui.

« ...Tout de meme, quelques jours plus tard, il se décida, il aborda un médecin détenu lui aussi, signala une douleur dans le dos, une gêne dans un poumon. Examiné, jugé très malade, il entre à l'infirmerie ; on sait que Max Jacob était ce mourant, car tout de suite il fut un mourant.

« Dites-le bien : A l'infirmerie, il fut admirablement soigné par nous tous, ses derniers compagnons de détention, et entouré par nous de tous les soins humainement possibles. Il voulait mourir. C'était son heure. Il disait : Je suis avec Dieu. Il ne parlait presque pas. Il ne demandait rien. Il ne souffrait pas. Il était si loin de nous qu'il n'avait rien à dire. Il priait.

« Il ne m'exprima, à moi en particulier, qu'un seul désir : il voulait être enterré catholiquement. Avec quel tact, quelle discrétion il formula cette demande, pour ne pas nous froisser, nous, Juifs. Il murmurait : « Vous comprenez, *j'ai donné ma vie à cette Passion* ». Nous lui promîmes tout. Nous arrivâmes à tenir cette promesse.

« Cela ne dura guère plus de vingt-quatre heures. Littéralement *il s'éteignait*, avec une soumission, une modestie extraordinaire. Il n'eut pas une révolte, pas un reproche, pas d'agonie. Il avait déjà dépassé toute lutte. Il paraissait heureux. Je crois, oui, je crois qu'il était heureux.

« Nous essayions de l'encourager à vivre. Nous lui racontions qu'il allait être libre, que ses amis s'occupaient de lui — que Tristan Bernard par exemple avait été relâché — Il répondait doucement : « Je suis avec Dieu ».

(Il y eut bien une libération pour Max Jacob — signée et annoncée. Mais avec leur duplicité habituelle, les Allemands ne l'avaient signée que parce qu'ils savaient que Max était mort. Ils libéraient un mort !)

« ...A quelle heure il mourut ? Le matin, vraiment comme les lampes. C'était beaucoup plus que de la résignation, c'était une adhésion absolue à un départ et avec une simplicité, une grandeur inouïe... »

× × ×

J'écoute encore la voie. Cet homme qui est un médecin, c'est-à-dire celui qui voit souvent mourir a été si frappé du signe de cette mort, qu'il me répète et répète toujours avec une sorte de surprise absolument fervente : « Ce fut incroyable, il ne voulait plus que mourir ! »

O Max couché dans l'infirmerie ; et cette infirmerie veillant dans ce lieu des mille et mille douleurs et Max veillant plus loin que son corps ; martyr, mais de bien avant cette heure qu'il voulut, qu'il *sut faire de toute paix* ; heure exemplaire que nous pouvons maintenant accueillir dans notre vie, heure éclairant sa vie à lui comme il le voulait, parce qu'il était un grand poète et un grand croyant — et qu'il n'existe pas sur la terre de muraille assez haute pour empêcher les oiseaux de mourir dans leur vol.

YANETTE DELÉTANG TARDIF.

Les ascensions de Max Jacob

C'est en 1917 que je rencontrai pour la première fois Max Jacob. Les hasards de l'autre guerre m'avaient amené au Bourget, près de Paris où je pouvais aller de temps en temps. Un de mes camarades de ma formation était des amis de Max ; il m'emmena un jour à Montmartre pour le voir. Nous trouvâmes Max dans son rez-de-chaussée de la rue Gabrielle.

On descendait quelques marches pour pénétrer chez lui. C'était presque un sous-sol ; une chambre assez misérable, encombrée de livres sur des rayonnages de bois blanc ; près de la fenêtre, une table où des dessins et des gouaches à moitié terminés voisinaient avec des pots de couleurs, des morceaux de pastel et des détritus de cigarettes, dans un étonnant désordre.

L'accueil de Max fut tout à fait cordial, et au bout de quelques minutes de conversation, je compris que j'avais un ami de plus. De fait, nous n'avons pas cessé de nous voir, depuis cette époque, ou, du moins, de rester en rapport de correspondance. Que n'ai-je conservé ses lettres ! Elles m'aideraient, aujourd'hui, à rassembler mes souvenirs...

Max était, à l'époque, peu différent, physiquement, de celui que nous avons toujours connu. Déjà blanc et presque chauve, bien qu'il n'eut qu'une quarantaine d'années, il avait ce même regard aigu et un peu malicieux, cette promptitude de paroles et de gestes, cette même vivacité d'allure que sa santé déficiente avait un peu ralenti, ces derniers temps.

Quand je le vis, sa conversion au catholicisme remontait à une année ou deux peut-être. Par une sorte de pudeur assez naturelle, il ne m'a jamais raconté par le détail, les étapes de sa conversion, si ce n'est cette apparition qui avait achevé de le décider. Il était tourmenté, cherchant la vérité et se demandant ce qu'il devait faire, quand, un soir, au cinéma, il cessa, pour un moment, de voir le déroulement du film ; à la place des images, sur l'écran, le Christ crucifié lui était apparu, et l'avait regardé ; il en conserva, pour toute sa vie, un ébranlement profond et, pour son Sauveur, une sorte de tendresse émue et familière dont on retrouve la trace dans certaines de ses poésies. Aussi, sa foi était simple, sans discussion, presque enfantine ; et ce n'était pas la moindre surprise, que de trouver chez cet homme si intelligent et si fin, une acceptation aussi peu conditionnée de l'enseignement religieux, même pour les dogmes les moins faciles à croire. Et là, se retrouvait le tempérament mystique de sa province natale, cette Bretagne qu'il aimait tant et qui lui avait légué cette facilité dans la croyance.

Tant que je restai au Bourget, je pus revoir Max assez fréquemment. Il nous arriva même plusieurs fois d'aller passer ensemble une grande partie de la nuit, à l'adoration perpétuelle, dans la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre qui était à deux pas de chez lui. Il était profondément édifié du monde qu'il y coudoyait, surtout de petites gens auxquels se mêlaient des ouvriers qui, après leur journée de travail, venaient encore consacrer une partie de leur nuit à la prière. C'était de lui, du reste, je dois le dire, qu'était venue la proposition de ces nuits à Montmartre que n'effrayaient pas trop le noctambule qu'il avait été et qu'il était plus ou moins demeuré.

× × ×

Car sa conversion n'avait pas fait de lui un saint... Il restait attaché à son passé, et lui qui vivait comme un pauvre et mangeait dans un petit restaurant du voisinage, ne résistait pas à une invitation mondaine. Il en recevait assez fréquemment, et, enfilant un habit impeccable, il partait joyeusement faire la fête. Ce qu'il devait être dans ces réunions, je l'imagine un peu : pétillant d'esprit, comédien endiablé, mauvaise langue — il avait la dent très dure contre ceux qui lui déplaisaient ou lui avaient nui — et surtout, ayant la plus triste facilité pour s'abaisser déplorablement au niveau de son entourage... Au petit matin, il rentrait dégoûté de lui et du monde où il s'était laissé entraîner, et, deux jours après, il recommençait... Entre temps, il avait de sincères remords. Il se précipitait au Sacré-Cœur, pour se confesser et communier, même... Etait-il tranquillisé par ces contritions plutôt douteuses ? il ne semble guère. Lui-même ne disait-il pas, un jour semblable : « Pauvre cher Seigneur ? Demain matin, je me roulerai à ses pieds, et il sera encore une fois dupe ! » Ce n'était pas seulement un bon mot, c'était une espèce de spéculation sur la miséricorde infinie du Père, c'était surtout, je crois, le sentiment net qu'il y avait, dans sa vie, quelque chose qui ne marchait pas, que ça ne pourrait pas durer, et qu'il lui faudrait aller à droite ou à gauche...

Mais sa foi était intacte, et avec l'aide de la grâce, il choisit d'aller à droite.

Max sentait bien, en effet, que, tant qu'il resterait dans son milieu de littérateurs et d'artistes, sa conversion serait incomplète.

Parmi tous les amis que lui avaient valu sa bonté réelle et l'amabilité de son accueil, il y avait, sans doute, quelques chrétiens. Je me souviens, entre autres, avoir rencontrer avec lui, Stanislas Fumet dont Max admirait non seulement les qualités d'écrivain, mais plus encore, la vie entièrement et consciencieusement chrétienne. Beaucoup d'autres ne croyaient à rien, quand ils n'étaient pas nettement hostiles. La plupart même, il faut le dire, ne prenaient pas Max au sérieux, ce qui lui était très pénible. On lui insinuait perfidement qu'il

avait très bien choisi son moment pour se convertir et qu'il s'était fait ainsi une réclame excellente. Avouons que sa vie, en apparence bien peu changée, autorisait, plus ou moins, un tel jugement.

Max ne pouvait pas ne pas sentir l'impasse. Peut-être pourrait-on dire de lui qu'il avait des sincérités successives ? En tout cas, pour moi qui l'ai vu souvent dans l'intimité, qui ai prié avec lui à Montmartre, je ne puis douter qu'il ne fût à ces moments-là parfaitement sincère dans sa foi. La suite allait le montrer.

Dès ce temps, il lui fallait s'avouer que, tant qu'il resterait à Paris, incapable d'échapper au milieu plus que mêlé, qui était le sien, sa conversion n'avancerait pas...

× × ×

Mon séjour au Bourget avait duré environ six semaines. Quand il fut terminé, je dus retourner au front. Mais je restais en relations avec Max, par lettres, d'une façon régulière.

La fin de la guerre arriva, et, quelques mois après, la démobilisation me permit de retourner à Paris et de revoir Max. Cette fois, j'avais repris ma soutane. Il m'accueillit avec plaisir, mettant à ses marques d'amitié une nuance de respect que je n'ai pas oubliée. Un jour — je ne puis me rappeler la date exacte — il m'avoua qu'il désirait quitter Paris, et me demanda si je ne pourrais pas lui trouver une installation à la campagne, près d'un bon curé, pour pouvoir travailler et prier tranquille.

Cette demande me causa autant de joie que d'embarras. Il fallait, à tout prix, lui trouver ce qu'il cherchait et qui serait sans doute pour lui, le salut. Après mûres réflexions, j'eus l'idée de lui conseiller le séjour de Saint-Benoît-sur-Loire. Non seulement il y trouverait l'aide matérielle et morale d'un excellent prêtre que je connaissais et vénérais depuis longtemps, mais le voisinage de la magnifique basilique de Saint-Benoît, une des plus belles et des plus émouvantes églises romanes de toute la France ne pouvait le laisser indifférent.

Le curé consulté, consentit à recevoir mon ami.

Max fut enchanté de la situation que je lui offrais : Saint-Benoît n'était pas très loin de Paris où il aurait besoin de retourner de temps en temps voir son éditeur et ses marchands de tableaux, pas trop isolé, assez tout de même pour n'être pas trop dérangé par les visites.

Bref, cela lui semblait l'idéal.

Peu de temps après, il arrivait avec ses livres et son petit bagage et s'installait, ravi, dans une chambre au 1er étage du presbytère.

Le lieu lui plut : la vieille ville monastique groupée autour de la grande église, la Loire étalant ses grèves blondes à quelques centaines de mètres, avec le curieux village du Port de Saint-Benoît, le bois de sapins au bord du fleuve, les champs

de blé du Val d'Or... Combien de fois il a promené ses amis dans ces paysages admirables !

Mais rien n'est parfait ici-bas, parce que nous-mêmes nous ne le sommes pas.

Si Max avait trouvé à Saint-Benoît le recueillement, une vie facile, l'absence de tentations, il était, par contre, tombé dans un milieu si différent de son milieu habituel qu'il eut toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai souvenir, lors de ces premières années, de ses doléances parfois amères. Et pourtant, il s'était fait des amis, certains même, pour qui il avait non seulement de l'affection, mais même de l'admiration pour leur simplicité de cœur, leur droiture et leur bonté.

Mais était-il possible que le contact journalier de cet homme sensible à l'extrême et qui attachait une valeur au moindre mot avec les habitants de cette campagne, fier certes, mais souvent un peu rudes dans la forme ne fût pas difficiles ? D'autant qu'il n'était pas du pays et que, souvent, on lui fit sentir plus que de raison. Je le voyais fréquemment, à l'époque, et sentais croître en lui la fatigue de son séjour à Saint-Benoît. Je finis par lui conseiller de rentrer à Paris, ce qu'il se décida à faire.

Il habita, pendant deux ans, un hôtel de la rue Nollet. Bien que je sois allé l'y voir plusieurs fois, j'ignore presque tout de sa vie pendant cette période. C'est à ce moment qu'il fut nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Il me dit qu'il allait, de temps en temps, au Sacré-Cœur, en taxi : le trajet était, en effet, beaucoup plus long qu'autrefois !

Que se passa-t-il ? Je ne sais. Toujours est-il, qu'il comprit, à Paris, quel refuge St-Benoît avait été pour lui, et, un beau jour, sans rien dire à personne, il revint.

Les conditions étaient changées. M. le Curé ne pouvait plus le recevoir, ni le petit monastère où on lui avait aussi donné l'hospitalité à son 1er séjour, car les moines étaient revenus à Saint-Benoît et occupaient le local.

Il dut donc séjourner pendant plusieurs années dans un des hôtels de la ville, en attendant qu'il pût loger chez l'habitant (1).

Mais la contre-épreuve était faite : Max désormais ne retournerait plus à Paris, si ce n'est en passant.

× × ×

Et c'est alors, vraiment, que je vis Max se rapprocher de Dieu. De visite en visite, je suivais les progrès de notre ami.

Non seulement il avait accepté le milieu qui l'avait fait souffrir, mais il était devenu avec tous tellement bon, aimable et compréhensif, qu'il avait été « adopté ». Il était vraiment

(1) Il reçut l'hospitalité jusqu'à son arrestation chez Mme Vve Persillard, place du Martroi.

du pays, et tous, à Saint-Benoît, connaissaient et estimaient « Monsieur Jacob ».

Il y donnait un exemple de vie chrétienne qui devint, peu à peu, presque héroïque.

Lui qui, autrefois, se levait tard, avait pris la terrible habitude, pour suppléer à la carence des enfants de chœur, d'aller servir la messe de son pasteur, à 6 heures et demie, chaque matin, en toutes saisons.

En plus, le dimanche, il était assidu à la grand'messe, dans les stalles, au milieu des hommes de la paroisse.

Il en était venu à la méditation quotidienne et chaque jour, pendant un temps fixé qu'il ne diminuait pour aucune raison, il s'imposait, pour éviter les distractions, d'écrire sa méditation, et, suvent, il les envoyait, en toute simplicité, à ceux de ses amis à qui elles pouvaient faire du bien. Un livre récent (2) sur Max Jacob, vient d'en publier un certain nombre.

En semaine, il s'était mis à faire son Chemin de Croix, chaque jour, et, dans les dernières années, il prolongeait de plus en plus cet exercice.

Un jour — en 1943 — comme il sortait de l'Eglise, où il venait de rester assez longtemps, il rencontre la gouvernante de M. le Curé — « Vous avez fini votre Chemin de Croix, M. Jacob ? lui demande-t-elle » — « Non, dit Max, je n'en suis qu'à la 5 Station, mais je continuerai demain... »

Je me souviens aussi, avec quelle simplicité il avait accepté de guider un groupe de jeunes gens que j'avais amenés faire une retraite à St-Benoît, au cours des vacances de Pâques de cette même année 1943. Il les tint en haleine plus d'une heure, leur donnant des différentes stations, le commentaire le plus original et aussi le plus utile, et ces jeunes gens se retirèrent étonnés et profondément édifiés.

Comment une telle vie, menée avec une persévérance obstinée, n'eut-elle pas produit ses fruits ?

Tous ceux qui l'approchent, désormais, se rendent compte qu'il a enfin abordé au rivage de la paix... Cette paix intérieure promise par le Christ à ses apôtres, dont Saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, avait fait, autrefois, le centre de la spiritualité de ses disciples et qui reste, aujourd'hui encore, le but de l'ascèse bénédictine.

Il ne se plaint plus des difficultés de sa vie, ni des inconvénients de sa santé devenue assez précaire. Aimable avec tous, même avec les importuns, il se rend compte de l'action que son exemple peut avoir sur ses amis ou ses visiteurs et leur parle simplement, quand s'offre l'occasion, des choses de Dieu.

Il s'était développé dans sa ligne. Ce caractère de confiance un peu enfantine qui m'avait frappé en lui au début de sa conversion, s'était accentué. A côté de beaucoup de complica-

---

(2) Max Jacob, mystique et martyr, par Pierre Lagarde (Editions Baudinière).

tions d'esprit, il avait une grande simplicité de cœur et un parfait abandon à la Providence paternelle de Dieu. Il en a donné la preuve héroïque dans l'humble et soumise acceptation de son martyre : « J'ai confiance en Dieu... Je le remercie du

martyre qui commence », écrivait-il dans sa dernière lettre, adressée à son curé.

Comment résumer mieux que par ces simples mots, l'immense chemin parcouru par Max depuis sa conversion, et l'état d'une âme parvenue aux plus hauts sommets de la vie chrétienne ?

× × ×

Il y a au narthex de St-Benoît, ce narthex que Max a si souvent expliqué aux visiteurs de la Basilique, un chapiteau bien curieux. Il se trouve sur l'une des piles de la face Sud. Sur la seule partie historiée qui lui reste, on voit trois personnages : un ange et un démon tenant chacun par une main le petit personange nu qui, dans l'iconographie du Moyen-Age, symbolise une âme.

C'est l'image spendide et tragique de toute âme chrétienne qui se trouve résumée dans cette image saisissante. La lutte entre l'ange et le démon, elle se poursuit implacable, dans la vie de quiconque a entendu l'appel du bien et de Dieu et n'a pas reynoncé à y répondre.

Il dépend de nous que la victoire reste à l'ange sur le démon.

Si nous savons reconnaître humblement ce qu'il y a de mauvais en nous, si nous voulons bien nous voir imparfait et faible devant l'attirance du mal, si nous consentions, trop souvent hélas ! à nous reconnaître coupables — mais si, par contre, nous refusons d'en prendre notre parti, si chaque erreur et chaque chute est suivi d'un effort de résurrection, si, dans notre misère, nous n'hésitons pas à tendre des mains suppliantes vers Celui-là seul qui peut nous secourir et nous sauver du mal, alors l'issue de la lutte ne sera pas douteuse.

Notre ami Max Jacob avait fait tout cela, et l'ange a triomphé.

Chanoine F. WEILL,

Professeur à l'Ecole Ste-Croix d'Orléans.

Figure spirituelle de Max Jacob

La règle d'or de toute spiritualité est la simplicité. Approfondir le fait essentiel de l'existence de Dieu, en vivre les exigences héroïques devient après sa conversion la tâche de Max Jacob catholique. Brillante intelligence et nature très complexe, il unifiera sa vie sous le signe de cette obsession ; « Mon Dieu, vous existez ».

Le lent travail de sanctification ne se fait pas sans luttes et sans larmes. Plus l'âme est pénétrée de la grandeur et de la bonté de Dieu, plus elle regrette et méprise ses errements, ses bassesses. Doué d'une sensibilité très délicate, instruit par la grâce et l'ineffable majesté divine, l'homme pécheur est déchiré à l'idée de ses fautes — « Je me considère comme un homme abominable. J'ai des moments de désespoir complet à considérer l'horreur de ma vie, tissu dont pas un fil n'est pur ». Seuls **ceux qui ne connaissent pas la jalousie de la Sainteté** parleront d'exagération : Lorsque Max Jacob écrivait ses lignes, en méditant sur l'enfer, il avait atteint ce degré de la vie spirituelle où toute imperfection devient intolérable — « Dieu est juste » disait-il avec angoisse ; et lorsqu'on lui répondait que sa bonté veut sauver les âmes « Je le sais, disait-il, et cela me bouleverse. J'espère tout de sa miséricorde ».

En recevant le baptême, Max Jacob croyait terminé le temps de la souffrance et éclos celui de la joie. Dans les premiers jours qui le suivirent, il extériorisa cette joie intérieure au point d'étonner son entourage, et lui répondait avec enjouement : « N'ai-je pas raison de rire, quand je suis délivré du mal ? » Puis vinrent les difficultés, les désillusions. Plus tard, fort de son expérience, il dira, il écrira à des convertis : « Sois tout à la joie de Dieu en toi, mais dis-toi bien que le labeur commence ». Au début de son instruction religieuse, pour ne pas le décourager, un prêtre lui avait dit : « La religion, ce n'est pas la mer à boire... » « J'ai été déçu alors » ajoutait-il lorsqu'il racontait ce trait. « Mais depuis, j'ai compris que c'était une gentillesse pour ma pauvre tête ».

× × ×

Un cadre solide de pratiques soutint son effort spirituel, ou plutôt toute sa vie s'imprégna de la sève divine puisée chque jour dans la méditation, la messe et le chemin de la croix.

« Incapable de prier pendant une heure, je suis obligé d'écrire pour fixer mon attention ». Chaque matin à sa table de travail, Max Jacob médite : « Je vous offre ce lever tôt, cette espèce

de méditation matinale. Je pourrais rester dans mon lit au chaud, et je suis sans feu pour penser à vous. Je vous prie de prendre en considération les efforts d'un malheureux stupide qui vous les offre avec l'espoir de racheter ses fautes, ses étourderies légères, ses vanités, ses irritations, ses colères et ses sensualités. Puisse-t-il éviter l'enfer qu'il a tant de fois mérité ».

On a du mal à encombrer de mots la méditation quotidienne de Max Jacob. Elle est la simplicité même — « La multitude des idées est le plus grand vice d'une méditation : les idées ne comptent pas, la foi compte. Max Jacob expose son âme aux grandes vérités. Sans littérature, il se laisse agir par elles, notant les cheminements de son esprit et de son cœur — pour graver profondément en lui-même les sentiments. Les lignes des méditations qu'il nous a laissées n'étaient que le soutien de ses affections, de ses prières.

Dans toute la force du terme, il « réalisait » Dieu en lui. « La méditation est la descente d'une seule idée nue plus bas dans le ventre aux convictions ; elle est un creusement de mine, un vrillage, un forage de puits pour trouver l'eau de la grâce (ou véritable intelligence) » — L'enfer, le Paradis, l'Agonie de Jésus, la Mort n'étaient pas pour lui des mots. L'émotion avec laquelle il parlait de ses angoisses et de ses espérances venait de ce que par la méditation, l'Enfer et le Paradis, le Démon et Jésus s'étaient ancrés à leur place sous le signe des réalités éternelles.

× × ×

Ces vérités comprises par la méditation, fruit de la prière et de la grâce, Max Jacob les vivait avec plus d'intensité et d'efficacité à la Messe. Chaque matin, enfant de chœur volontaire, il s'associait étroitement au sacrifice. Sa façon originale de pénétrer la liturgie dans ses moindres détails, de la traduire en attitudes priantes, imposait le respect. Quel grand mystère doit s'accomplir pour qu'une intelligence aussi brillante s'y consacre tout entière ? — Cet homme âgé, profondément absorbé, répond à l'invite du prêtre, comme si les textes étaient sa pensée, sa substance. Ils l'étaient réellement.

On ne pèsera jamais trop le paradoxe apparent des grands hommes s'anéantissant devant la dignité ineffable des mystères divins — Leur simplicité est le témoignage humain qui honore le plus Dieu et l'homme.

« L'ingénuité est la force du chrétien. Oh ! Les enfants de trente ans et plus, parlez encore ! L'ingénuité est un plancher céleste, et les pieds des ingénus frappent une terre qui est au niveau de Dieu ». Ce langage n'est plus celui du chercheur qui jongle avec les mots — Max Jacob a trouvé la Voie. Il ne connaît plus qu'elle — Les chemins qui l'y ont conduit ont perdu leur intérêt — De là l'originalité de sa conversation : Elle est le témoignage d'un état d'âme, d'une âme qui, loin

de l'uniforme médiocrité, s'est frayée un sentier qui mène aux sommets.

Cette façon particulière de sentir et de parler pouvait parfois sembler peu orthodoxe. Mais Max Jacob avait trop le sens de l'autorité de l'Eglise pour chercher en dehors d'elle les vérités de la foi. Ce qu'on prenait pour erreur n'était qu'omission volontaire « Vos maîtres vous disent cela mieux que moi ». Son message était le témoignage de sa vie ; il s'y limitait...

La grande preuve de la présence réelle était celle-ci : « Vous dites que Dieu n'est pas dans l'hostie ? J'en vis. On prouve peut-être Dieu dans l'Eucharistie. Moi je l'éprouve. Combien de fois me suis-je traîné à l'église m'appuyant aux murs et en suis-je sorti comme un homme rajeuni, refait par l'Eucharistie ». Toute la journée il brillait de l'incomparable rayonnement de l'Homme-Dieu. Voilà son témoignage.

× × ×

Au terme de sa journée, Max Jacob gravissait son Chemin de Croix. Sa vie intellectuelle, artistique, ses connaissances en philosophie, en symbolique, s'unifiaient dans l'esprit de ce qu'il appelait la cinquième plaie — « La cinquième plaie qui est l'union d usang et de l'eau — de l'esprit de la matière ; la véritable intelligence... qui est celle du sérieux, de la gravité, de la sensibilité profonde ». Autrement dit, la religion est vaine si elle ne transforme pas toute la vie matérielle et spirituelle, si elle n'assume pas tout l'humain. Pendant au moins cinq minutes, à chaque station, Max-Jacob contemple, unit l'effort de sa vie à celui du Christ montant au Calvaire. Il fait le partage de ses péchés qui — à la lumière du grand exemple — lui sont abominables. Il prie, il souffre, il expie.

L'ensemble de ces méditations et de ces luttes façonne Max Jacob, font de sa vie ce « poing fermé », cette composition pure où chaque détail tient sa place pour l'achèvement du tout. Il devient toute prière. La pensée constante de sa famille éprouvée, de sa race persécutée, les tourments dont il est lui-même l'objet finissent d'éroder chaque jour les vernis humains qui peuvent l'encombrer encore. Il est ce miroir simple qui reflète Dieu aimant et rachetant le monde. Il vit avec ses frères en humanité et en divinité, exerçant dans la simplicité des petites choses le pouvoir de l'amour. Sa mort à Drancy est d'un chrétien humble et grand.

× × ×

Il y aurait intérêt et profit à étudier la montée parallèle de l'homme et de l'œuvre vers leur perfection spirituelle. — Max Jacob disait « J'ai beaucoup de timidité devant mes pauvres œuvres » — Il jugeait au terme de la course — Les gloires humaines lui étaient alors peu de chose.

« Poète et Chrétien
Le Christ est mon bien
Je ne dis plus rien. »

Sa pensée, d'ailleurs peu connue encore, est, sous la forme du paradoxe, de l'homme qui cherche, du chrétien qui trouve, du pratiquant sur la voie des Saints.

Pénétrés de cette Sainteté qui émanait de lui, ses amis avaient peine à le croire lorsqu'il se déclarait le « serviteur inutile ».

Abbé François GARNIER,
du Grand Séminaire d'Orléans.

UN CHEMIN DE CROIX DE MAX JACOB

Sur le point de prendre la plume pour esquisser quelques traits du cher ami que nous pleurons, il me revient à l'esprit une anecdote qui reflète exctement je crois, le sérieux qu'il prenait à toutes choses.

C'était au cours d'une réception à Paris, en présence d'un prêtre et d'une société d'élite, Max venait de parler longuement sur le Sacré-Cœur. L'ecclésiastique étonné de lui dire : « Vous allez donc à la messe ? » — et notre ami de répondre sérieux « Monsieur l'Abbé, quand j'ai deux sous, c'est pour aller à la messe ! » Boutade, dira-t-on ? Non pas, Max, à part quelques bonnes réparties, a toujours gardé cette note de sérieux qu'il consacre à toutes choses, même celles qui nous sembleraient de minime importance. Et un jour que je m'en étonnais devant lui, il me fit cette simple réponse « Venez me voir tantôt, à quatre heures, vous comprendrez ». Je n'eus garde de manquer au rendez-vous.

A l'heure fixée, Max me prit familièrement par le bras, et après avoir traversé l'allée de tilleuls, me conduisit à la Basilique, « sa maison ». « Nous allons faire ensemble le chemin de croix, me dit-il, alors vous comprendrez tout. »

En effet, Max m'apparaissait un peu comme un énigme, un mystère ; je devais, grâce à lui, pénétrer ce mystère et définir Max lui-même. Après avoir salué Notre Seigneur au Saint Sacrement, nous fîmes une à une chaque station du Chemin de Croix. Jamais je n'oublierai le regard, la voix parfois étouffée de sanglots, le geste rare mais éloquent de Max tout au cours de cette marche au Calvaire. Tout convergeait en lui vers la personne unique du Sauveur. Je n'existais même plus, un seul dialogue s'établissait de Max au Christ et du Christ à Max.

Je le revois, tantôt le regard suppliant, le geste d'imploration si expressif, tantôt le front courbé, laissant échapper quelques soupirs de sa gorge contractée. Mais je revois surtout cette espérance qui transfigurait toute sa personne « non confundar in æternum ».

× × ×

Et c'est ainsi que, durant une heure, je revécus non seulement la passion du Fils de l'homme, mais la passion de Max et en lui la passion de ses frères de race et de ses frères d'humanité. Il serait trop long en cette courte esquisse de retracer une à une ces stations du Chemin de la Croix. Du reste, en relisant les méditations du poète chrétien que nous

transmit Pierre Lagarde (1), nous retrouvons nombre de ses pensées — Je n'en cite que quelques-unes qui m'ont particulièrement frappé pour les avoir entendues exprimées au cours de ce chemin de croix fait en commun.

« C'est ainsi que vous m'avez donné, ainsi qu'à tous, assez de jugement pour comprendre votre rôle terrestre, afin que je puisse essayer de vous imiter et en vous imitant de me sauver. Puisque vous avez attaché à mon salut un prix aussi grand que votre crucifixion, c'est bien clair : cela prouve que le but de ma vie est mon salut... Il s'agit donc bien dans votre mort de m'indiquer ce qu'il y a de plus précieux pour moi, mon salut !... Cette pensée du salut éternel devrait toujours me guider. Malheureusement le démon est là, l'orgueil est là, la sensuaiité, etc... » (2).

Son but au travers duquel tout prend vie, c'est son salut, et chaque matin, Max Jacob m'avouait faire son chemin de croix pour son salut éternel...

Et le soir il le faisait pour ceux de sa race et de toute l'humanité. La méditation de la passion était son meilleur apostolat. Il y fait allusion dans sa 2e méditation sur la fin pour laquelle nous sommes créés (page 142).

« Le sacrifice de Dieu est proportionné à l'enjeu et cet enjeu est le salut pour l'Eternité, le salut de l'humanité ». C'est au salut des siens et de ses frères de péché, selon son mot, qu'il s'attache, son unique apostolat. « Si je fais quelque bien à tel ou tel de mes amis, c'est plus par ma méditation avec Jésus que je les éclaire, que parce que je puis leur dire... » me confiait-il après.

Et cette autre pensée qui revient au cours de son chemin de croix « Ce sang qui est esprit, afin qu'ayant l'esprit, nous en ayions la direction (1) »

Ce chemin de croix, je l'ai fait souvent, en compagnie du grand mystique que fut notre ami.

× × ×

Je me suis pénétré de ses paroles aussi : « Voyez-vous, mon cher grand ami, on ne fait jamais assez pour son salut et celui d'autrui ! Qu'est-ce en regard du sacrifice du Christ. La meilleure marque d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Tant qu'on n'a pas tout donné on n'a rien donné ».

Max devait réaliser sa passion en union avec le Christ, sans

---

(1) *Max Jacob, mystique et martyr*, de Pierre Lagarde (Editions Beaudinière).

(2) Première méditation sur la fin pour laquelle nous sommes créés (eodem loco).

(1) Méditation sur la fin pour laquelle nous sommes créés (eodem loco).

ami, n'ayant que ses bourreaux pour ricaner et insulter à son agonie. Nous savons qu'il est mort pour les siens lui aussi. J'en ai maintenant l'intime conviction. Si l'on me demandait ce qu'a été la vie de Max, je dirais « un drame en action » terminé par le martyre.

Vous qui l'avez peut-être moins connu, du moins sous cet angle, vous comprendrez dès lors, tout le sens de sa poignée de main, où passait tout son cœur, son regard pénétrant et compatissant. Et si l'on ajoute à la passion d'apostolat non intempestif qui le dévorait, la lutte intime de ce drame de la chair et de l'esprit, de l'ombre et de la lumière, de Dieu et de Satan dans l'âme, on comprend que Max ne fut pas seuleuent un martyr dans sa mort, qu'il le fut en toute sa vie de converti et que sa mort ne fut que l'aboutissement mystique et normal d'une vie toute consacrée à la lutte et à la conquête de Dieu.

Voilà tout le sens de la lettre ultime de Max à Monsieur le Curé de St-Benoît « J'ai des conversions en train. J'ai confiance en Dieu, je le remercie du martyr qui commence ».

Et je ne puis mieux faire pour mettre le point final à cette trop brève esquisse que de citer ce passage de M. Pierre Lagarde qui a si bien compris notre ami à tous, il résume tout ce que m'a révélé le chemin de croix avec Max « Convertir, prier », ce n'est pas en vain, que ces deux mots figurent dans cet ultime message. Ils marquent le souci dominant, le souci unique de sa vie de chrétien.

Qui n'a pas saisi ce drame, n'a compris qu'imparfaitement le grand ami que nous pleurons.

Maurice GOUCHAULT,
Vicaire à Chevilly.

Visite de la Basilique avec Max Jacob

(SOUVENIRS DE JUILLET 1943)

En ce beau mois de juillet où le fertile Val d'Or, resplendissant d'une sereine lumière, semble chanter au Créateur l'Alleluia en 6e mode de la Messe de Saint-Benoît, plusieurs séminaristes d'Orléans aimaient à venir passer, à l'ombre de la vieille église abbatiale, quelques journées de recueillement et d'amitié. La joie franciscaine s'y épanouissait dans la paix bénédictine. Ces jours de récollection se couronnaient en beauté par la fête de Saint-Benoît. D'autres confrères du séminaire, attirés par une même piété envers le patriarche des moines d'Occident, nous rejoignaient pour cette grande fête du diocèse. Ensemble nous entourions notre évêque et prêtions notre concours aux cérémonies liturgiques... Nous espérons le retour de ces beaux jours. En attendant, il nous est bien doux d'en évoquer le souvenir.

Grâce à la bienveillante hospitalité des R.R. Pères bénédictins qui nous ouvraient l'accès de leur jardin, nous allions tenir nos « chapitres » dans un minuscule vallon que nous appelions le « Val de grâce ». De là nos yeux pouvaient se reposer sur la vue pacifiante du beau chevet roman de la basilique, et, dans ce cadre de nature et d'art, nous échangions nos pensées et prenions de fécondes résolutions... Journées vraiment bénies, où nous sentions le prix de l'union des âmes s'entr'aidant à monter vers un même idéal.

× × ×

Mais une autre âme était là qui nous attendait, humble et discrète. Dieu voulait se servir d'elle pour nous faire du bien. Car un « exercice » essentiel de notre retraite spirituelle était la visite de l'église ; et, pour cette visite, c'est à Max Jacob que nous voulions nous adresser, c'est à son école que nous voulions nous mettre, car nous savions tout ce que sa belle âme devait à la méditation de ce grand livre de pierre. Nous savions que, depuis de longues années, son âme communiait à l'âme de la « divine église » qui, peu à peu, par son influence quotidienne, le façonnait à son image. Nous voulions bénéficier de cette longue expérience religieuse, et apprendre, nous aussi, le mystérieux langage de ces pierres sacrées.

« Il y a, nous disait-il, quelques églises vraiment divines : le Sacré-Cœur de Montmartre, Saint-Benoît... » Nous comprenions qu'elles avaient été pour lui, plus que toute autre, comme des sacrements de grâce, des lieux sacrés de divine rencontre... Et la visite commençait. D'abord il nous introduisait dans la vénérable crypte dont il nous faisait goûter

profondément le charme austère. Tout y respire le renoncement, la pénitence, la componction, dans la beauté impressionnante des colonnes trapues et des chapelles sans ornements, images des âmes qui se contentent de la pure foi et savent se passer des consolations sensibles. Et Max Jacob nous faisait admirer la robuste simplicité de la piété antique.

Nous remontions dans l'église baignée de lumière et chantant à Dieu le poème de ses voûtes élancées, de ses arcs triomphaux, de ses sculptures somptueuses. Il nous faisait part de ses interprétations mystiques. Il s'arrêtait avec amour devant la délicieuse Vierge du 14e siècle, nous faisait admirer la candeur de son albâtre, le geste auguste et gracieux dont elle étreint son divin Enfant, la bonté, l'inexprimable douceur de son sourire Virginal et Maternel... Mais horreur ! Sur la muraille qui lui fait face il nous montre la grimaçante image d'un chef normand, vision de violence et de haine qui fait contraste avec la « bienheureuse vision de paix »... Poignant symbole !...

Puis nous sortions de l'église pour contempler le portail septentrional : le geste hiératique d'Abraham prêt à offrir son sacrifice et arrêté par l'ange, la chorégraphie bien rythmée desanges aux draperies somptueuses, l'arrivée triomphale des reliques de Saint Benoît sur les épaules des moines barbares.

De là nous passions aux splendeurs du narthex ; et c'est alors que M. Jacob donnait libre cours à ses commentaires spirituels sur les mystérieux chapiteaux auxquels son âme de poète et d'artiste chrétien avait depuis tant d'années, demandé leurs secrets...

Puis nous causions, et, en nous parlant de sa chère paroisse de Saint-Benoît, de son cher pasteur, de son vicaire, il laissait déborder la reconnaissance de son cœur affectueux... Enfin il fallait se séparer. Mais des liens que rien ne pourrait rompre s'étaient établis entre nos âmes et la sienne. Dans cette communion à la charité du Christ sous les espèces de la beauté, nous avions senti la douceur et la profondeur de la fraternité chrétienne. Il nous avait fait du bien, et il voulait bien nous dire, dans son humilité, que nous lui en avions fait, et que notre sympathie lui avait été au cœur. Nous nous donnions rendez-vous pour l'année suivante...

Hélas ! C'est le cœur serré que nous reverrons Saint-Benoît sans lui ! Est-ce possible ?... Mais non ! Nous l'y retrouverons toujours. La « divine église » nous apparaîtra comme le parvis du séjour éternel où, libéré de toutes les violences et de toutes les haines, l'âme de notre bien-aimé frère dans le Christ s'abreuve sans fin à la source de toute vérité, de toute beauté, de toute bonté, sous le regard souriant de la Vierge de Fleury, qui a dû, sûrement, pacifier son agonie et recevoir son dernier soupir... « Ecce quomodo moritur justus... Et erit in pace memoria ejus ! » « Ainsi meurt le juste... Dans la paix sera sa mémoire ! »

J. PERRODON,

Directeur au Grand Séminaire d'Orléans.

La " liturgie " de Max Jacob

6 h. 15. L'Angelus sonne. Sous les voûtes du narthex, par tous les temps, par le gel et la neige, passe la silhouette encapuchonnée de Max Jacob.

Quand j'arrive à la sacristie, Max est déjà à sa place dans la chapelle, il a préparé les burettes et allumé les cierges. Il pose son gros missel sur la corne de l'autel, prépare ses pages, court à la sacristie pour demander le nom du saint du jour, s'il a quelque doute. S'il n'a pas le texte, il se rattrapera tout à l'heure en approchant sa tête près du missel pour lire avec le prêtre oraisons, épitre et évangile.

La messe commence ; Max s'émeut s'il ne trouve la sonnette liturgique, court aussitôt à sa recherche... Il l'a trouvée enfin... il l'agite énergiquement.

Le voici debout à côté du prêtre pendant les premières prières auxquelles il répond à haute voix.

Au « confiteor » cependant, il s'incline profondément, se frappe la poitrine avec force aux 3 « mea culpa ».

Il a sa façon à lui de porter le missel, de faire la génuflexion avec celui-ci — de le placer sur l'autel.

Au moment de l'élévation, il est tellement prostré que son front touche la dalle du sanctuaire, ou bien il se tient à genoux, le corps droit, la tête légèrement penchée, le regard fixé sur l'Hostie, les deux bras pendants, les mains légèrement écartées et ouvertes. Après la communion, il prendra la même attitude figée dans l'immobilité. Il attache une grande importance à la position de ses mains...

Max revient à l'église dans la matinée. Il commence ou mieux il continue son Chemin de Croix à la station où il a dû l'interrompre la veille.

Au début (1936) je l'ai vu à genoux « in plano » sur le carreau. Mais depuis qu'il avance en âge il se tient debout, il s'appuie même un peu sur l'extrémité d'un banc, sur le dossier d'une chaise, ou mieux il s'adosse à la colonne opposée. Bien des fois, il tourne le dos au tableau sur lequel il médite... peu importe, il le connaît par cœur ce tableau ! et puis il trouve aussi son inspiration dans les dessins naturels qui forment les vieilles pierres et dont il découvre tout le symbolisme.

Parfois on l'entend prier à haute voix. Il se frappe la poitrine. « Pardonnez-moi, Seigneur, je suis le bon larron... » Il pleure, il sanglotte...

Il fait froid, l'hiver, dans la Basilique, et puis la Ste Réserve est conservée dans la crypte. Max a demandé la permission de rester tête couverte dans l'église et je le revois toujours au pied de quelque colonne le front auréolé d'un grand béret basque.

Souvent notre pénitent n'est pas seul au Chemin de Croix : il a près de lui quelque néophyte qu'il initie aux mystères du Christ, voire quelque séminariste en vacances, heureux de profiter des leçons d'un maître inattendu.

Au moment de la prière du soir, Max Jacob a repris son exercice favori. Il le poursuit encore parfois durant les pre-

mières dizaines du chapelet. Mais voici qu'on entend sa démarche, alourdie par un accident. Il rejoint sa stalle, au transept nord, où les fidèles sont réunis. Sa voix forte répond par saccades, quelquefois un peu trop rapidement, la seconde partie de l'« Ave ». Il chante d'une voix ferme le « Tantum ergo ». Sa réponse au « Panem de cœlo » ressemble à une explosion... Si l'enfant de chœur est absent, il se précipite, au moment de la bénédiction, près de l'autel ; il est tout à fait chez lui dans le sanctuaire, très familier et très prostré à la fois.

A la sortie de l'église, tandis qu'il m'accompagne depuis le porche jusqu'à l'entrée du presbytère, il me rappelle ses inten-

tions de prières, des conversions « qu'il a en train » — ses amis dans la maladie, ses prisonniers dans la détresse. Sur tous ces malheurs et ces malheureux il verse des larmes.

Ce dernier entretien sera toujours très bref car Max n'aime pas veiller ; sa méditation, sa messe et sa communion quotidiennes l'astreignent à un lever matinal. A qui veut l'entendre, il déclare que sans sa communion du matin, il est mal à l'aise toute la journée, qu'il ne peut plus travailler, que rien ne va plus pour lui.

L. HATTON,
Vicaire à Saint-Benoît.

Quelques aspects de "l'Homme du monde"

Chaque fois que je rencontre Monsieur Jacob en ville, je dois lui adresser la parole ; si par malheur une fois, deux fois, je passe près de lui en le saluant rapidement, sans attention spéciale, le soir même, où le lendemain, il me prend à part : « M. l'Abbé, qu'avez-vous contre moi ? »

Peut-être la persécution dont il est l'objet et l'ingratitude de tant d'amis de passage l'ont rendu misanthrape. Toujours, il a peur d'être trahi, entouré d'ennemis. « M. l'Abbé, suis-je sûr de n'avoir pas d'ennemis à Saint-Benoît, me répète-t-il souvent ? »

× × ×

Max a un sens musical très affiné... il fut professeur de piano au temps de sa jeunesse, mais je ne l'ai jamais vu toucher aucun instrument. Par contre, il porte avec sûreté des jugements sur tout ce qu'il entend à l'église : les chants de la chorale ou le jeu du grand orgue.

Max est aussi un conteur admirable. A table, sa présence fait oublier le menu ; une histoire banale connue de tout le monde prend sur ses livres un nouvel intérêt. Beaucoup l'invitent à des repas par amitié, mais aussi sans aucun doute à cause de son art de diseur dans lequel il est passé maître.

× × ×

Max est un gros fumeur. Il fume certainement bien plus qu'il n'est nécessaire pour obtenir « le gris » avec lequel il compose ses gouaches. Depuis la carte de tabac, sa portion est notoirement insuffisante. Max me sollicite sans cesse : « M. l'Abbé, n'auriez-vous pas une miette de tabac pour le pauvre Jacob ». Souvent je me laisse apitoyer... Cependant il se rend très bien compte que je ne lui réserve qu'une partie

de ma portion. Il n'en exprime aucune plainte, ajoutant seulement d'un air malin « M. l'Abbé, les jeunes gens n'ont pas besoin de tabac... »

L. H.

Max Jacob " Homme d'œuvres "

Durant son premier séjour à Saint-Benoît, le poète s'astreint presque chaque dimanche à passer la soirée au milieu des jeunes enfants d'un patronage naissant ; sa présence met de l'animation dans les jeux et les promenades, sa générosité procure des récompenses aux plus méritants, ses talents de metteur en scène sont souvent mis à contribution pour le plus grand bien des acteurs et des spectateurs...

Dans une promenade paroissiale à Fontainebleau, il pousse la condescendance jusqu'à chanter la chansonnette à son tour pour la distraction de tous les voyageurs.

× × ×

Les services qu'il rend aux œuvres paroissiales sont aussi multiples qu'inattendus. Tout naturellement il offre son concours à la rédaction du « Val d'Or » et compose à notre demande poèmes ou compte-rendus. « La lettre d'un vétéran de 14-18 à son neveu » parue dans le « Val d'Or » de Décembre 1939 bien digne de l'auteur du « Cabinet Noir » était de lui.

Max Jacob brosse des affiches ou des décors pour les séances, s'improvise l'architecte d'une crèche monumentale : il m'apprend à disposer le papier-rocher, la verdure « beaucoup de verdure », les personnages « ils doivent faire tableau », il a l'art de poser la paille, poignée par poignée, autour de chaque statue pour mettre celle-ci en valeur dans un cadre de forme géométrique ».

Dans ces moindres détails, il demeurait toujours artiste.

× × ×

Jamais il ne refuse un service, même le plus humble. Lorsque pour remplacer le sacristain malade, il m'aide à monter le catafalque des enterrements, il accompagne chacun de ses gestes, un peu embarrassés, de l'expression : « c'est ça, c'est ça » et lui qui exprimait à ce moment sa complète indifférence à l'égard des pompes funèbres, devait être inhumé sans aucun de ces honneurs.

Homme d'œuvres, Max Jacob l'est encore par l'exemple de sa fidélité aux réunions du Groupement Paroissial. Pendant l'occupation, la persécution dont sa race était l'objet l'oblige à ne pas prendre la parole dans ces réunions, mais les dames de la Ligue d'Action Catholique se souviennent encore de

l'émouvante conférence que le converti de Montmartre leur donna sur le Sacré-Cœur, avant la présente guerre.

Mais l'action du poète converti s'étendit bien au-delà des limites d'une paroisse rurale. Elle s'exerça surtout à l'égard d'une pléiade d'amis et d'artistes qui se groupent actuellement en société sous le nom « des Amis de Max Jacob ». Presque chaque jour, des visiteurs, des jeunes surtout, peuplent sa solitude. Beaucoup en viennent à lui que pour les conseils ou l'amitié du « Maître », mais bientôt, au bout de quelques heures de conversation, ils subiront à leur insu l'ascendant de « l'apôtre » et la visite se terminera au pied des stations du Chemin de la Croix, voire à la Sainte Table.

Avec tous ses convertis, Max Jacob maintient de fréquentes relations épistolaires. Il ne manque pas, s'il le faut, de relancer les plus tièdes. C'est pourquoi, chaque soir, l'on pouvait le voir se diriger vers la poste, porteur d'un volumineux courrier ; sous l'une de ces enveloppes, sa méditation du matin allait trouver un nouveau destinataire.

Lorsque cette correspondance sera publiée, elle révèlera l'influence religieuse du poète sur toute une portion de l'élite française.

L. H.

Sur une lettre de Max Jacob

(Réflexions d'un ami)

Cher Monsieur le Curé, vous me demandez un article sur Max Jacob. Quel souvenir pourrai-je évoquer dans ce numéro du « Val d'Or » qui exhalera la tristesse d'avoir perdu notre ami sans avoir eu la consolation de lui dire adieu ?

Je prendrai pour thème la fin d'une lettre qu'il m'adressa au début de 1943 :

...« *Je suis fatigué de bons repas. Les gens trinquent avec de bons vins en gémissant sur la France et prient pour le relèvement de la France sans se priver de petites canailleries (?) je le crains. Moi-même, gros égoïste, je pleure près d'un excellent feu de bois, en digérant, gémissant sur l'emprisonnement de mon frère et trois deuils dans ma famille. J'ai embrassé la cordonnière, l'aubergiste, l'épicière, le coiffeur, etc... et reçu des remerciements émus en dégustant d'excellents alcools et j'ai mêlé à tout cela les malheurs de la France.*

Quelle pétaudière que mon âme et comme je mérite peu les grâces patientes du Bon Dieu.

Je vous embrasse. *MAX.*

3 *Janvier* 1943.

Heureuses gens de Saint-Benoît, je vous envie d'avoir vécu quotidiennement avec le poète pendant de longues années. Je vous envie d'avoir souhaité avec lui, en trinquant familièrement, le relèvement et la prospérité de la France. J'ai presque envie de paraphaser à la gloire de votre cité certain passage de Saint Mathieu : « Et toi, Bethléem, terre de Juda... »

Et je m'aperçois en même temps de la vanité de mon verbiage. De loin comme de près, Max Jacob faisait participer ses amis à « l'atmosphère de sainteté » qui l'enveloppait dans son cher Val d'Or ; et quand nous venions près de lui faire une grande journée de pèlerinage, nous avions le privilège de goûter plus intensément cette atmosphère.

Je n'ai pas revu Saint-Benoît depuis la mort d eMax Jacob. Mais je sais que dans la petite ville discrète où il vécut je retrouverai jusqu'à ses paroles et ses gestes dont il aura laissé l'empreinte, reliques encore plus précieuses que son corps de poussière qui reviendra dormir à l'ombre de la Basilique.

En vous offrant ces quelques lignes de Max, je ne fais que restituer aux paroissiens de Saint-Benoît un souvenir touchant, et non l'un des moindres de leur glorieuse histoire, dont les témoins continuent de vivre dans la même simplicité que leur ami, le poète pénitent Max Jacob.

Henri DION.

Max Jacob

témoin parmi les juifs

témoin parmi nous

Max Jacob n'était pas un homme à qui l'on donnait rendez-vous ; on savait où le trouver, il était à l'intersection des chemins du doute et de la souffrance. Il s'y trouvait justement mis par la Providence pour soulager, éclairer, soutenir, sans rhétorique. Il avait trouvé la vraie voie : celle de la Croix, il la suivait à sa façon, apologétique, artisanale ; oui, c'était un artisan du Christ sur le chemin de la Croix qu'il accomplissait chaque jour, il en contemplait douloureusement chaque caillou avec ses yeux de flamme mobile, ces mêmes yeux qui brûlaient les cœurs d'hommes en les dépouillant.

Il n'y avait rien d'automatique en cet homme singulier que l'on trouvait précisément aux mêmes heures, dans les mêmes lieux, pour les mêmes rites, rien, non rien de routinier. Il était l'image d'une prière toujours nouvelle, il était quelque chose sorti de notre âme qui priait pour nous, pour nos yeux d'Epinal, pour qu'ils ne soient pas lassés de regarder toujours en nous-mêmes dans l'abstraction du colloque intérieur. Il nous évitait la lassitude.

Lui n'avait pas besoin de distraction ; il avait Dieu en lui et sa vie était la combustion d'une parcelle de Dieu. Je crois, oui, je crois bien qu'il était un peu de ce Christ oublié le soir du Vendredi-Saint et qui demeurait sur la terre depuis dix-neuf siècles. Max Jacob l'avait endossé, maladroitement d'abord, avec fantaisie, avec des alternatives d'élévations et de chutes, d'abandons et de reprises. Toutes ces luttes de trente années avaient sculpté l'homme que j'ai connu il y a un lustre et dont j'ai suivi l'exhaussement suprême.

En lui se rejoignaient l'ancien et le nouveau Testament, privilège messianique. Juifs au milieu desquels il est allé mourir et pour lesquels il est mort l'avez-vous bien senti ? Avez-vous compris qu'il avait trouvé ce Messie que vous cherchez depuis si longtemps et qu'il est mort quand il eut achevé sa mission qui était de témoigner parmi vous ? Il redoutait la mort — (lui qui tutoyait la Vierge, gardait pour Satan et l'Enfer une frayeur hébraïque) — sa faible chair, pourtant bien mortifiée, n'avait pas encore accepté l'épreuve obligée du purgatoire. Il sentait confusément qu'en lui une

parcelle de Christ n'était pas tout à fait assimilée et qu'il lui faudrait se purifier dans le feu redouté.

× × ×

Mais le martyre accepté : « Je remercie Dieu du martyre qui commence » achève cette transsubstantiation commencée il y a trente ans. Voici le Chemin de Croix vécu cette fois-ci dans la chair et dans le sang, l'oblation complète sur le Golgotha-Drancy.

Amis Juifs, qui l'avez vu mourir, avez-vous entendu ce témoignage éclatant, cette affirmation prodigieuse : « Je suis avec Dieu ».

S'il était mort chez nous, tout bêtement dans son lit — mais non, il ne serait pas mort, je sens mille mains d'amitié prêtes à se nouer en une chaîne solide pour le retenir, on ne l'aurait pas laisser s'en aller comme ça — enfin s'il était mort avec des tisanes, des potions, des ventouses, des chemises changées 3 fois par jour à cause des sueurs, toutes les petites tracasseries affectueuses qu'on appelle soins, on aurait pu arranger une belle histoire. Nous aurions pu vous dire : On a vu un ange à genoux au pied de son lit, même deux, même plus ; on a vu une flamme qui lui sortait du front, et puis une échelle aussi qui lui sortait du front pour aller jusqu'au ciel, l'échelle de Jacob en somme, avec les anges, encore des anges, qui montent et qui descendent. — qui sait ? on aurait peut-être vu le Bon Dieu lui-même avec la Vierge Marie, pourquoi pas ? En somme on aurait pu vous arranger une petite mystification digne du Jacob de la Butte. Mais, voyez-vous, rien de tout cela, il est mort parmi vous, sans artifice, sans tricherie, il s'était décanté pour vous apporter, tout pur, tout cristal, comme un glaive de vérité, son témoignage. Les prophètes avaient annoncé en Israël : « Dieu va venir » ; lui vous a dit : « Je suis avec Dieu ».

Et c'est vous qui l'avez entendu, qui nous l'avez rapporté. Comme elle est précieuse votre parole. « J'ai donné ma vie pour cette Passion ». Non, voyez-vous, on n'aurait jamais rien imaginé de plus essentiel.

« Ecoute, ô Israël, les preceptes de vie... Qu'elle est grande la maison de Dieu ! et qu'il est vaste le lieu de sa possession ! — C'est Lui qui l'a trouvée la vraie science, avec toutes ses voies et qui l'a donnée à Jacob, son serviteur. » (Baruch. ch. 3)

× × ×

Nous ne sommes pas des Juifs, mais bien aussi aveugles que la synagogue symbolique. De quoi avons-nous l'air, baptisés de vingt siècles, avec nos petits bouts de messe, nos petits bouts de prières, nos miettes de charité ? Il est venu bousculer toute cette poussière hypocrite : Vous allez crever dans vos

tirelires, ratatinés là-dedans avec des gros sous tout autour, ce n'est pas comme ça que l'on aime le Bon Dieu.

Pensez-vous qu'on va au ciel comme au Mont Saint-Michel ? Moi je vous dis : il y a l'Enfer, imaginez quelque chose comme une « rage de dents qui durerait toujours » c'est long toujours, et c'est bien pire qu'une rage de dents, mais il faut bien que vous compreniez parce que c'est grave, et c'est définitif.

Alors je vais vous montrer ce qu'il faut faire ; on n'aime pas Dieu avec des ronds de lèvres, ça ne se peut pas. « Il faut plonger hardiment dans l'amour de Dieu, tant pis si c'est dur, tant mieux si ça coûte, il faut y respirer à pleine poumonnée, crier au Bon Dieu qu'on l'aime, même si ça n'est pas encore tout à fait vrai, ça vient après, avec la grâce ! »

Sa foi était massive comme un lingot d'or brut qu'il vous jetait sur les pieds. Elle rayonnait une chaleur diffuse qui vous empoignait aussi bien par la main, l'échine ou le cœur que par le cerveau.

Tout cela commençait bien avant l'Angelus, quand l'insomnie se changeait en réveil. Alors, la méditation, comme une sécrétion habituelle, à peine interrompue par la nuit, coulait de sa tête, de ses épaules, de son thorax globuleux et penché, par ses doigts gourds. Je pense à toutes ces prières tissant un large faisceau entre Dieu et la ville endormie dans la moiteur de ses plumes d'oie ; à ce médiateur familier appliqué comme un accent grave au-dessus de nos sommeils rapaces ; et quand je prends la rampe du sanctuaire, je la trouve toute chaude de cette main qui a essuyé les brouillards nocturnes et la rugosité de l'inconnu.

Quand nous nous éveillons il y a longtemps qu'il chemine par ces sentiers solitaires qui mènent l'homme à Dieu. L'étrange et froid chemin pour qui regarde du dehors, comme il est large et clair quand on emboite le pas tranquille de ce bonhomme qui ne vacille que pour les yeux.

× × ×

Aveugle il a vaincu les ténèbres,
Superbe, il a vaincu l'orgueil,
Transi, il a vaincu le froid,
Dolent, il a vaincu la souffrance,
Inquiet, il a vaincu le doute,
Anxieux, il a vaincu l'angoisse.
Il a appliqué sur toutes nos plaies ses deux mains [de charité.

Merci, mon vieil ami, de nous avoir tracé laborieusement une voie lumineuse à travers la nuit finissante.

Docteur Georges DURAND.

Le témoignage du Pasteur

Je connais Max depuis 1921.

Vers le mois de Mai de cette année, M. l'Abbé Weill m'écrit pour me prier d'accueillir dans notre presbytère un de ses amis — juif converti — peintre, littérateur et poète qui désire se reposer à la campagne. Il semble à M. l'Abbé Weill que le presbytère de Saint-Benoît est tout indiqué pour ce séjour de repos. A Saint-Benoît c'est le calme et la paix, c'est surtout une basilique unique qui ne peut que convenir à un artiste.

Avant d'accepter, je désire me renseigner moi-même — et je prends rendez-vous avec l'amî — Max Jacob, car c'était lui — à son domicile de la rue Gabrielle.

J'arrive chez Max un soir du commencement de Juin. Je le trouve, à son retour d'un court voyage, dans une chambre pauvre et obscure située au fond d'une cour sans soleil.

Je suis à peine arrivé, que se présente une pauvresse qui, apprenant l'arrivée de Max, accourt pour solliciter une aumône. C'est une pauvre femme à qui Max fait régulièrement la charité. Il lui fait une large aumône et la renvoie. Nous causons. Max me raconte sa conversion. Je devine facilement sa vie spirituelle... Il me raconte aussi sa vie de relations mondaines qui l'obsèdent, et son désir de repos.

Sa conversion, sa modestie, sa charité m'ont vite gagné, et je lui offre un séjour d'un mois dans mon presbytère.

Max arrive le 24 Juin — il choisit une chambre, la plus modeste de la maison donnant sur le jardin rempli de géraniums. C'était ce qu'il m'avait demandé dans une entrevue de la rue Gabrielle.

Dans cette modeste chambrette, Max installe son bureau de travail, une petite table avec un monceau de papiers, une simple étagère avec quelques livres, deux chaises et un panier à papier, c'est tout le mobilier.

La chambre à coucher, bien modeste elle aussi, est sous le toit.

× × ×

Et depuis le lendemain de son arrivée, Max est à sa table, la plume à la main. Il est là depuis 8 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir — Il écrit sans se lasser — sa correspondance d'abord qui est considérable, et ses romans, qui continuent de paraître (à raison d'un chaque année).

Au bout d'un mois, Max me demande de rester un mois encore... Il se trouve si bien ici — J'y consens avec plaisir, car il met dans notre maison tant de charme — à notre table commune tant d'agrément... à notre église tant d'édification.

A la fin du second mois, même prière, même succès. Mais

quand le 3e mois va commencer, je suis obligé de reprendre ma chambre pour recevoir ma famille. A son grand regret, Max se préoccupe d'un autre logis. Il le trouve au monastère où il passe sa journée dans le même travail acharné, tout en venant prendre ses repas toujours au presbytère.

Au bout d'un an, il préfère prendre ses repas d'abord au monastère — puis à l'hôtel — mais il reste notre commensal de tous les dimanches et de tous les jours où nous avons quelque convive qui pourrait l'intéresser.

De temps en temps, Max nous quitte pour l'Italie, pour l'Espagne et pour la Bretagne où il passe généralement ses vacances.

Après une dizaine d'années, il retourne à Paris où l'appellent ses intérêts — il y reste quelques années et revient enfin à Saint-Benoît pour un séjour définitif. Il loge d'abord à l'hôtel Robert et enfin il loue une chambre chez Mme Persillard dont il devient le pensionnaire.

C'est là que le 24 février 1944, par une température glaciale, il est saisi par les Allemands ; il part sans avoir pu nous dire adieu. Le 28 février il quitte la prison d'Orléans ; le 5 mars il meurt à celle de Drancy.

Voilà ce que je sais de sa vie extérieure.

× × ×

Que dirai-je de sa vie intérieure ?

Un mot qui résumera tout sans aucune indiscrétion : Max fut pour moi pendant toute cette période de sa vie le plus édifiant des paroissiens.

C'est un travailleur acharné — Il ne quittait sa table de travail que pour les repas et pour les exercices de piété à la basilique.

Comme je lui faisais remarquer que peut-être il n'était pas nécessaire d'être si assidu au travail pour fournir à l'éditeur le volume promis pour l'année, il me répondit : Mon volume est fini au bout d'un mois — Je passe les autres mois à le refaire — chaque jour je reprends chaque page pour entendre comment elle sonne, je la travaille... c'est ma tâche.

× × ×

C'est un homme plein d'amabilité et de *charité*. Il ne voulait faire de peine à personne et quand un mot lui a échappé (car parfois il parle trop vite) ou qu'il a laissé sortir un mot d'esprit qui aurait pu blesser — il en éprouve un grand chagrin et n'a de cesse qu'il n'ait fait des excuses et demandé

Que dire de *sa charité* envers les déshérités ; il paie le loyer d'une pauvresse et lui envoie à Paris tous les mois son offrande au risque même d'être dupe.

— il prend dans son tiroir un ou plusieurs billets pour les donner à tout quémandeur sans trop questionner sur ses besoins

— il se préoccupe des besoins de ceux qui l'entourent et ne manque jamais l'occasion de faire plaisir, et d'offrir un souvenir, une aumône ou un cadeau, à l'occasion du jour de l'an ou d'un anniversaire ;

— il ne refuse aucun service, jusqu'à consentir à remplacer, dans la visite de la Basilique, M. l'Abbé mobilisé. Pendant un an il assura presque seul cette besogne astreignante, et il l'aurait continuée sans l'incident de juin 1940.

C'était au début de l'occupation. Deux officiers de la Gestapo avaient requis M. le Curé de Germigny pour la visite de son église et ensuite pour celle de Saint-Benoît.

A la sortie de la basilique, ils aperçoivent M. Jacob qui terminait son Chemin de la Croix. Alors m'interpelant, les Allemands me disent : « Vous avez un cicerone juif — Non, c'est un fervent chrétien... Le meilleur des paroissiens de St-Benoît, ajoute M. le Curé de Germigny. — Qu'importe, il est de race juive et il doit disparaître. — Qu'avez-vous à lui reprocher ? — Qui a été cause de la guerre ? — Je l'ignore. — Ce sont les juifs et les capitalistes, mais ils disparaîtront. — Nous autres prêtres, nous sommes les disciples de Jésus-Christ qui nous a commandé d'aimer tous les hommes ».

Suffoqués, les officiers partirent.

Max venait d'échapper à leurs griffes.

Mais quelques jours plus tard un des leurs revint au presbytère. Il demanda à Mlle X. : « Qui fait visiter l'église ? — C'est M. le Curé. — Et quand il est absent ? — C'est moi-même ou n'importe quel autre paroissien. — Nous allons bien voir : Venez nous guider.

Et Mlle X... sans s'effrayer les conduit, leur donne des explications avec un aplomb qui les méduse et en se retirant ils la remercient et lui font des compliments.

Max Jacob avait échappé une fois encore.

× × ×

Il est humble. Il ne parle jamais de ses travaux — il ne se vante pas de ses succès et si parfois il éprouve un peu de dépit naturel devant la critique, l'oubli ou le mépris, il se le reproche vivement.

Un jour de l'été de 1921, Max venait de quitter son travail pour aller faire une prière à l'église ; la porte de mon bureau était restée ouverte. Tout à coup je vois un nuage de fumée sortir de sa chambre et envahir mon bureau. Je me précipite et j'aperçois son panier à papier tout en feu, la flamme montait verticale, tout auprès du tapis qui recouvrait sa table surchargée de papiers.

Rapidement, j'ouvre la fenêtre, je précipite dehors le panier en combustion et j'attends. Max rentre au bout d'un quart d'heure. Je le reçois d'une façon volontairement glaciale et lui montre simplement ce qui reste du panier brûlé.

Il m'explique ce qui a dû se passer.

« Les idées ne venant pas, j'ai frotté plusieurs allumettes pour ma cigarette ; j'ai dû les jeter dans le panier qui a pris feu.

— Et qui aurait pu en un instant incendier le presbytère, si je ne m'en étais aperçu à temps.

— Evidemment.

— Pour pénitence, je vous demande de ne plus fumer dans la maison. »

La pénitence était cruelle, mais j'estime qu'avec les distractions toujours à craindre chez un artiste, elle était nécessaire.

— Je vous le promets, dit-il humblement, et il tint sa promesse. Désormais, quand pour faire venir les idées, Max avait besoin d'une cigarette, il sortait dehors et ne rentrait qu'après l'avoir usée tout entière.

× × ×

Il est pieux. Ses exercices de piété sont réguliers et ponctuels. Il se lève assez tôt pour pouvoir avant la messe faire une longue oraison, la plupart du temps la plume à la main.

Il entre à l'église toujours au moment où sonne la messe, il prépare lui-même l'autel s'il est nécessaire, il sert la 1re messe et souvent la seconde, se soumettant à toutes les attitudes liturgiques, il s'incline profondément au Confiteor, à l'élévation, à la communion ; au Domine non sum dignus il se frappe la poitrine avec un certain retentissement, il a une façon curieuse mais qui en impose à tous, de regarder le prêtre à l'autel, l'hostie entre ses mains, le texte du missel, et par là tous les fidèles édifiés se font une idée de sa foi et du profit qu'il veut tirer du Saint Sacrifice.

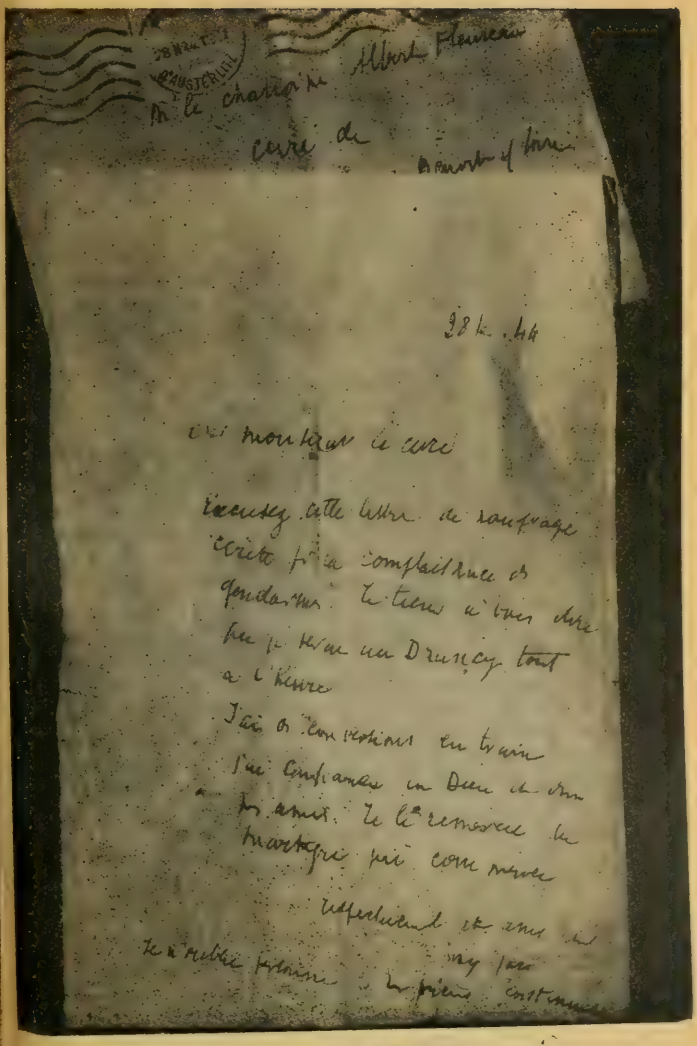
Il passe à l'église facilement 3 heures chaque jour, et on le retrouve fidèlement tous les soirs à la prière. Il est avide d'entendre le court commentaire de l'Evangile qui s'y fait et il en parle ensuite à ceux qu'il rencontre.

Il demande à connaître un peu plus la Très Sainte Vierge, et quand il a lu quelques ouvrages théologiques sur ce sujet, il se déclare désormais très dévot serviteur de Marie.

Mais sa dévotion principale est le Chemin de la Croix. Il le fait chaque jour et cet exercice il le prolonge à loisir, jusqu'à le faire dans une heure ou une heure et demie. Il s tient debout devant chaque station, les yeux baissés, sans se laisser troubler par les innombrables visiteurs, il médite en silence et parfois devant la station de la mort de Jésus-Christ on l'entend qui se frappe la poitrine et qui répète cette invocation : Seigneur, je suis le bon larron, ayez pitié de moi.

× × ×

Enfin il est apôtre. Il souffre de voir tant d'hommes qui passent leur vie dans l'indifférence ou dans le péché. Il est préoccupé de leur faire connaître la religion... Il reçoit d'in-



M. le chanoine Albert Fleureau

curé de

Drancy (Seine)

28 Mai 44

Mon cher curé

J'accuse cette lettre de complaisance écrite par la complaisance des gendarmes. Le temps d'aller chez le frère au Drancy tout à l'heure

J'ai de bonnes nouvelles en Savoie J'ai confiance en Dieu de nos amis. Le Cte remercie de tout cœur pour votre

affectueux et amis

[illegible]

nombrables visites, surtout de jeunes gens... Rapidement la conversation, partie de l'art de la peinture ou de la poésie, en arrive à la religion.

On ouvre la Bible, on lit l'Evangile, on fait le Chemin de la Croix après avoir visité la Basilique. Il est rare que le visiteur s'en aille sans être décidé à devenir meilleur, souvent même s'être confessé et s'être approché de la Table Sainte.

Quand le visiteur s'est éloigné, Max le poursuit encore et presque tous les jours le facteur emporte une méditation manuscrite à l'usage de ses néophytes.

Max voudrait convertir tous ceux qui l'approchent, et il fait des visites dans ce but, et quand après avoir fait pendant un an une visite presque quotidienne, il n'a pas abouti, sa déception et sa douleur sont grandes mais ses efforts n'auront pas été inutiles et l'un de ces néophytes (trop récalcitrant à son gré) se convertira avec éclat au moment de la mort. Il voudrait surtout convertir les Juifs... et sa dernière lettre nous révèlera que ce fut sa dernière préoccupation, puisque de la prison il nous écrivit :

« J'ai plusieurs conversions en train ».

× × ×

Telle est rapidement esquissée la physionomie de Max Jacob, telle que j'ai pu l'observer dans ces 23 dernières années. Je dois à la vérité de reconnaître que, à mesure qu'il vieillissait, Max faisait des progrès constants et très sensibles dans la pratique des vertus chrétiennes. Il devenait de plus en plus détaché des biens terrestres à qui il ne s'était jamais agglutiné à l'envers de tant de ses anciens corréligionnaires, mais encore de l'estime des hommes et de la renommée littéraire à laquelle il attachait naguère tant d'importance.

Enfin, chose remarquable chez un chrétien de date récente, il en était arrivé à penser, à juger et à parler des choses chrétiennes comme s'il avait été chrétien de vieille souche, et même il avait les délicatesses de la piété dans l'estime juste et la pratique raisonnable des dévotions comme celle du Sacré-Cœur, de Notre-Dame ou du Chemin de la Croix.

× × ×

Max Jacob avait-il le pressentiment de sa mort prochaine ? Les déclarations de plusieurs de ses amis sembleraient indiquer qu'il avait offert sa vie pour ses corréligionnaires ; la délicatesse de ses sentiments, la générosité de son cœur, son désir ardent d'apostolat paraît donner à cette opinion la plus grande vraisemblance. Enfin deux documents écrits de sa main nous autorisent à l'affirmer.

— le premier est cette signature dont la photographie est reproduite à la première page de cet écrit :

MAX JACOB 1921-1944

Cette signature a été apposée par lui à côté de celle de ses amis M. et Mme Béallu, de Montargis, le 20 février 1944. Elle indique la date de son arrivée à St-Benoît (1921) et elle annonce 4 jours à l'avance la date de son départ que rien ne pouvait faire prévoir (1944).

— le second est cette lettre si émouvante qu'il m'adressa de la gare d'Austerlitz au moment de son incarcération à Drancy.

28 *février* 1944.

Cher Monsieur le Curé,

« *Excusez cette lettre de naufragé écrite par la complaisance des gendarmes. Je tiens à vous dire que je serai au Drancy tout à l'heure.*

J'AI DES CONVERSIONS EN TRAIN...

J'ai confiance en Dieu et dans mes amis. Je le remercie du MARTYRE QUI COMMENCE.

Respectueusement et amicalement.

Max JACOB.

Je n'oublie personne dans mes prières continuelles. »

Lettre admirable qui nous révèle à quelle hauteur s'était élevée cette âme docile à la grâce et quelle distance avait parcourue le mondain de la Butte Montmartre devenu le pénitent de Saint-Benoît-sur-Loire.

Al. FLEUREAU,
Curé de Saint-Benoît.

Poème sur la recherche de Dieu

d'après un poète arabe du VI^e^ siècle

Où est ton nid ? où ton refuge ?
Dans quelle anse du ciel irais-je chercher ton essence ?
Comme à la cible, au tir, le point qu'il faut atteindre
Il y a le point blanc où est le Seigneur, Maître
Que je veux visiter.
Armandas de l'espace, allez me le chercher
Dans le désert peuplé des cieux
Dans l'océan des cieux.
Tirez-moi les rideaux ondés en forme de coquilles.

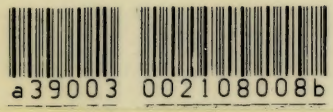
On me dit que le siège de mon Dieu est en moi...
Faut-il donc me détruire pour le trouver ?
Alors, des pioches ! des pelles !
La faulx pour séparer ma poitrine
C'est là, c'est là.
Terrassiers, chirurgiens, venez me mettre en pièces
Et cherchez ce trésor.
Quand vous l'aurez trouvé, ne rebâtissez rien,
Laissez-le bien en évidence.
Qu'Il vive là où Il est et plutôt que rien
Ne vive plus de moi pour ne plus l'étouffer.

Mineurs, découvrez-moi cette noisette blanche.
Le Seigneur caché.

Max JACOB.

Poème inédit offert à M. le Curé de St-Beno

Imp. Jeanne-d'Arc
27, rue Georges-Clemenc
GIEN (Loiret)


a39003 002108008b

CE PQ 2619
.A17Z76
C00 MAX JACOB LE
ACC# 1235931